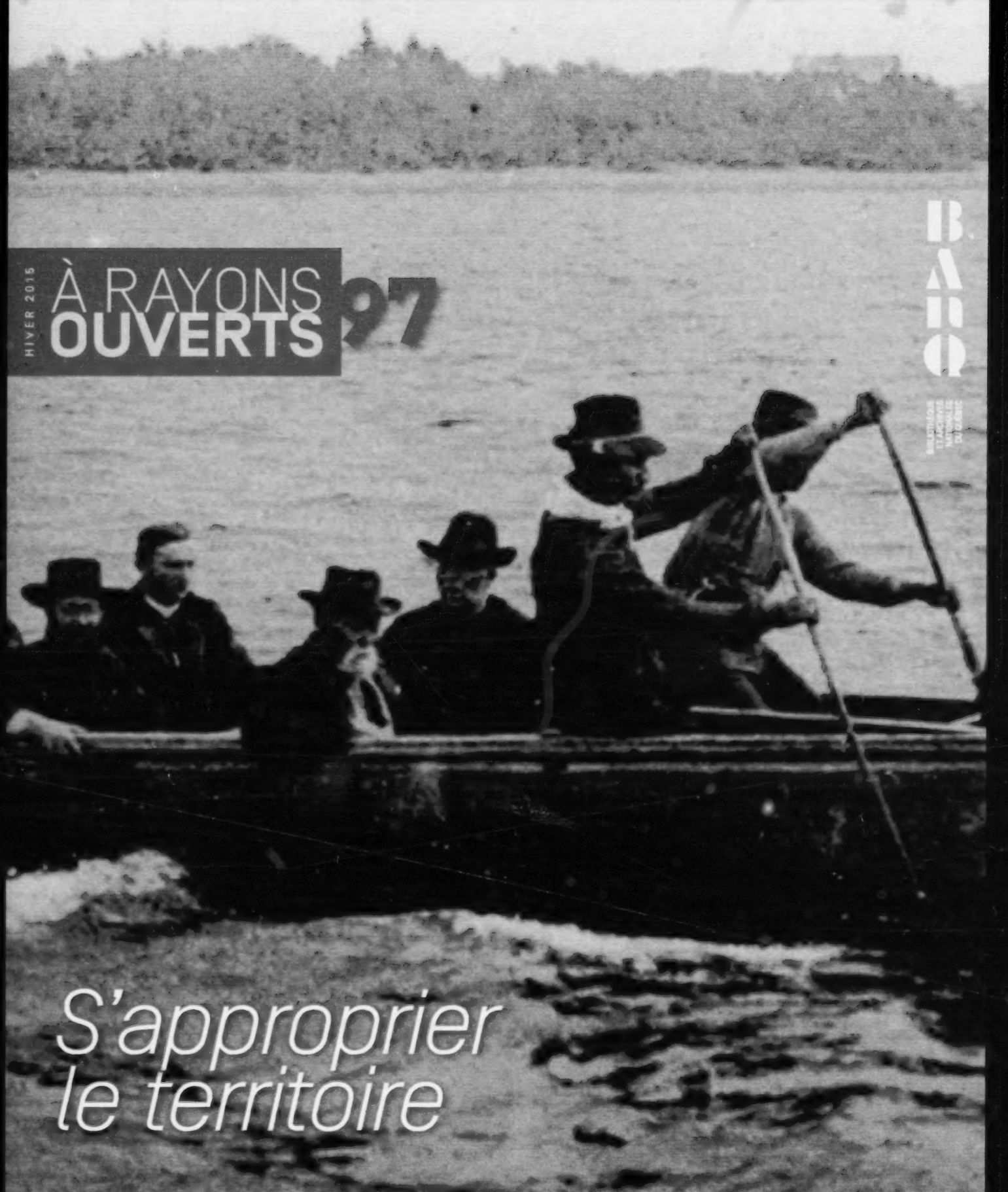
HIVER 2015

À RAYONS OUVERTS 97

B. BAnQ
BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC



S'approprier le territoire

À RAYONS **ouverts**

CHRONIQUES DE BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC HIVER 2015 N° 97

SOMMAIRE

3 MOT DE LA PRÉSIDENTE-DIRECTRICE GÉNÉRALE
Raconter le territoire

DOSSIER

S'approprier le territoire

4 La colonisation des Laurentides

8 Arthur Buies
Improbable allié du curé Labelle avant 1880

10 Regard visionnaire sur le territoire gaspésien en 1877

13 Le grand forestier de Lotbinière

16 Missionnaires et Amérindiens
Rencontres dans le Grand Nord

20 La cartographie seigneuriale en Nouvelle-France

23 La colonisation des Cantons-de-l'Est
Des loyalistes américains cités dans un registre

LA VIE DE BAnQ

25 Le Plan culturel numérique du Québec
De vastes chantiers pour les prochaines années

25 Un don permet à BAnQ de mettre la main sur un ouvrage rare

26 Le congrès SHARP 2015 à Montréal et à Longueuil

26 BAnQ et BAC confirment leur collaboration

27 BAnQ est maintenant présente sur Historypin

28 *Histoires d'immigrations au Québec*

28 Un accompagnement sur mesure pour les usagers ayant des besoins spéciaux

RUBRIQUES

29 Le cabinet des curiosités

30 D'art et de culture

31 Comptes rendus de lectures

32 Coup d'œil sur les acquisitions patrimoniales

En couverture : ***Lac Abitibi (Canada), « Un départ en chantant » – Canot d'écorce transportant un évêque, quatre missionnaires et leurs guides***, carte postale, s. l., s. é., s. d. Détail.

RÉDACTRICE EN CHEF
Sophie Montreuil
ADJOINTE À LA RÉDACTION
Isabelle Crevier
SOUTIEN À LA RÉDACTION
Dany David
DIRECTION ARTISTIQUE
Jean Corbeil
CONCEPTION GRAPHIQUE
Jean-François Lejeune
RÉVISION LINGUISTIQUE
Nicole Raymond
PRODUCTION
Suzanne Dugas
PHOTOGRAPHIES
Bernard Fougères : p. 28 : (en bas à droite)
Timothée B. Guzzo : p. 25 (en bas)
Historypin (interface), © Google (carte et vue de Google Street View) : p. 2, 27
iStockphoto : p. 31 (à gauche)
Sylvie Labelle : p. 30
Philippe Legault : p. 10 (à gauche)
Michel Legendre : p. 3, 29
Ministère de la Culture et des Communications : p. 25 (en haut)

Cette publication est réalisée par **Bibliothèque et Archives nationales du Québec** (BAnQ). Nous tenons à remercier les artistes ainsi que les entreprises et organismes qui ont bien voulu nous permettre de reproduire leurs œuvres et leurs documents.

La revue *À rayons ouverts – Chroniques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec* est publiée trois fois par année et distribuée gratuitement à toute personne qui en fait la demande. On peut se la procurer ou s'y abonner en s'adressant par écrit à :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Direction des communications et des relations publiques
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4
ou par courriel à aro@banq.qc.ca.

On peut consulter *À rayons ouverts* sur notre portail Internet à banq.qc.ca.

Toute reproduction, même partielle, des illustrations ou des articles publiés dans ce numéro est strictement interdite sans l'autorisation écrite de BAnQ. Les demandes de reproduction ou de traduction doivent être acheminées à la rédaction.

NOTE SUR LES ILLUSTRATIONS

À moins d'avis contraire, les illustrations figurant dans *À rayons ouverts* sont tirées de documents issus des collections de BAnQ. Les légendes des documents d'archives de l'institution comportent la mention du centre où ils sont conservés et du fonds dont ils font partie afin de permettre de les retracer à l'aide de l'outil Pistard. Tous les autres documents de BAnQ présentés dans la revue peuvent être trouvés en consultant le catalogue Iris. Ces deux outils de recherche sont disponibles à banq.qc.ca.

Tous les efforts ont été faits par BAnQ pour retrouver les détenteurs de droits des documents reproduits dans ce numéro. Les personnes possédant d'autres renseignements à ce propos sont priées de communiquer avec la Direction des affaires juridiques de BAnQ.

Ce document est imprimé sur du papier fabriqué au Québec contenant 100 % de fibres recyclées postindustrielles, certifié choix environnemental ainsi que FSC Mixte à partir d'énergie biogaz.

© Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Dépôt légal : 1er trimestre 2015
ISSN 0835-8672

Bibliothèque et Archives nationales Québec

par Christiane Barbe

Raconter le territoire

Dans la foulée de notre programmation d'activités consacrées cette année à la thématique des territoires, ce deuxième volet complète le précédent en traitant cette fois-ci la question de l'appropriation du sol québécois par les habitants, colons et seigneurs qui l'ont occupé. Le lecteur découvrira dans les pages qui suivent des documents patrimoniaux témoins de la pensée et de l'idéologie qui ont précédé ou accompagné l'exploration et les voyages, mais aussi des vies d'auteurs et d'illustrateurs de différents milieux et d'époques variées. Je vous convie à un survol de grandes régions du Québec à travers trois siècles.

S'approprier un territoire, c'est l'explorer, l'occuper, le coloniser, aménager l'espace et élaborer des stratégies pour développer les ressources qu'il contient. Pendant près de trois siècles au Québec, l'exploration des régions va de pair avec l'évangélisation des peuples qui y habitent. Le volumineux manuscrit du père Paradis orné d'aquarelles témoigne en ce sens de voyages missionnaires au Témiscamingue à la fin du XIX^e^ siècle. Il fournit, à la manière d'un rapport, des détails sur le sol, les forêts et la vie des communautés autochtones. Explorer, c'est aussi cartographier, comme l'illustrent les plans de seigneuries le long du Saint-Laurent sous le Régime français et, plus tard, le découpage en cantons dans la région de Sherbrooke.

S'approprier un territoire, c'est l'explorer, l'occuper, le coloniser, aménager l'espace et élaborer des stratégies pour développer les ressources qu'il contient.

Plusieurs écrivains qui prennent la plume au XIX^e^ et au début du XX^e^ siècle se font d'ardents défenseurs de la colonisation. Arthur Buies, par exemple, affiche clairement sa position avec la maxime *Emparons-nous du sol!*, qu'il publie en tête de l'ouvrage sur le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean. Le curé Labelle, dont les aspirations pour les Pays-d'en-Haut sont bien connues, encourage aussi vivement la colonisation en s'associant à la construction du chemin de fer.

D'autres hommes de lettres utilisent plutôt les récits de voyage riches en anecdotes de toutes sortes pour raconter ce qui s'offre à leurs yeux. Faucher de Saint-Maurice, par exemple, relate son expédition en bateau autour de la péninsule gaspésienne en la parsemant de contes et de légendes qui stimulent l'imagination. Pour clore sur les territoires québécois, on notera l'apport d'Henri-Gustave Joly de Lotbinière, premier ministre du Québec de 1878 à 1879, à la conservation et au reboisement de forêts avec une vision avant-gardiste pour son temps.

* * *

À l'aube du 10^e^ anniversaire de la Grande Bibliothèque, j'aimerais conclure ce texte en rappelant l'important virage numérique déjà amorcé par BAnQ, qui s'accélérera au cours des prochaines années. Le *Plan culturel numérique* mis en avant par le gouvernement du Québec contribuera sans contredit à ce mouvement. Concrètement, cette initiative nous permettra de « dématérialiser » l'information documentaire de nos fonds et de nos collections afin de rendre celle-ci plus visible et donc plus accessible à l'ensemble des citoyens du Québec. Nous doter d'une véritable bibliothèque numérique, ouverte à tous et à toutes, c'est là notre objectif! ■

S'APPROPR LE TERRI

Portrait du curé Antoine Labelle, vers 1870. BAnQ Québec, fonds L'Action catholique, (P428, S3, SS1, D44, P128). Photographe inconnu.

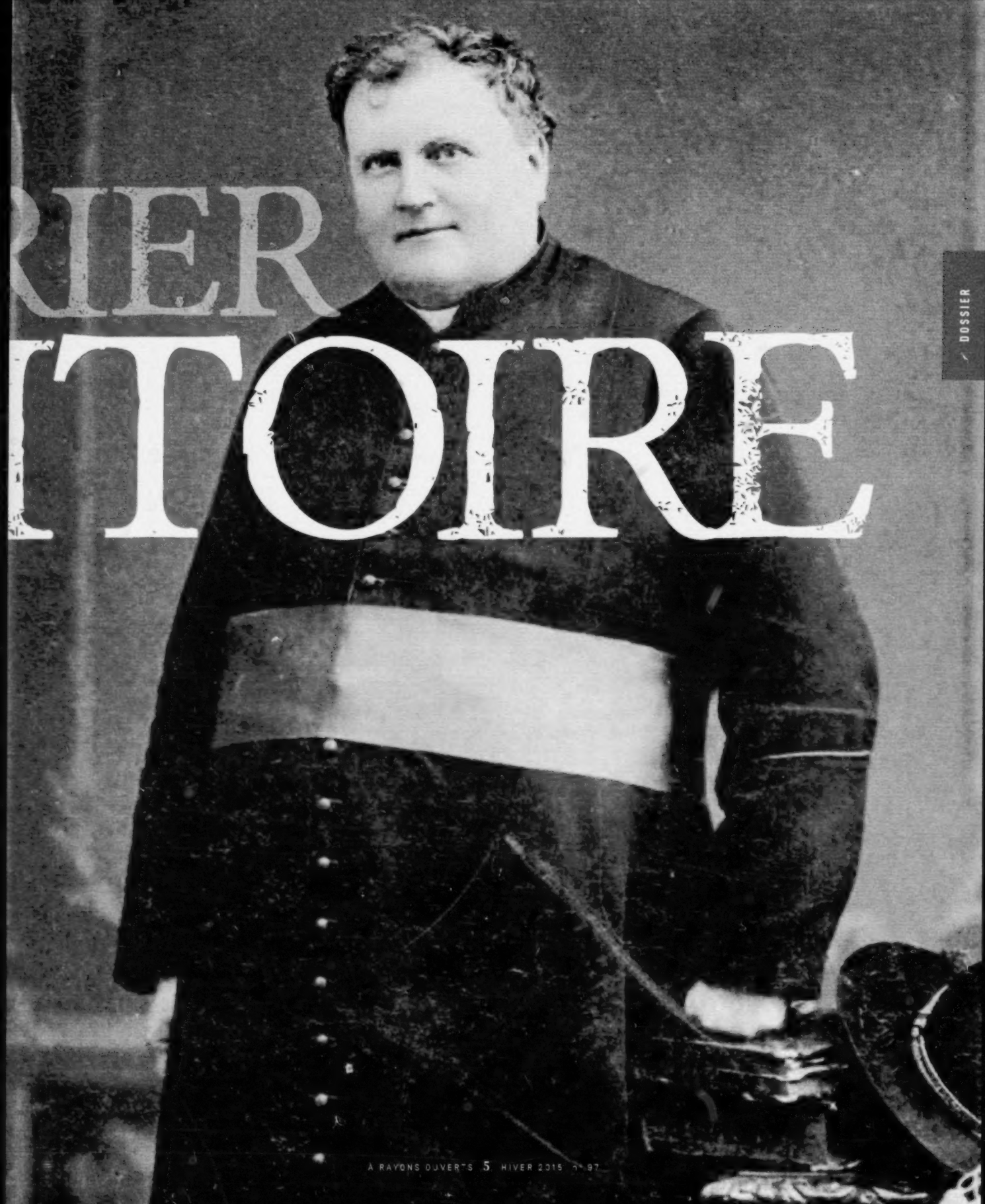
LA COLONISATION DES LAURENTIDES

Les rêves démesurés du curé Labelle pour les Pays-d'en-Haut

par **François David,** adjoint du conservateur et directeur général des archives, BAnQ Vieux-Montréal

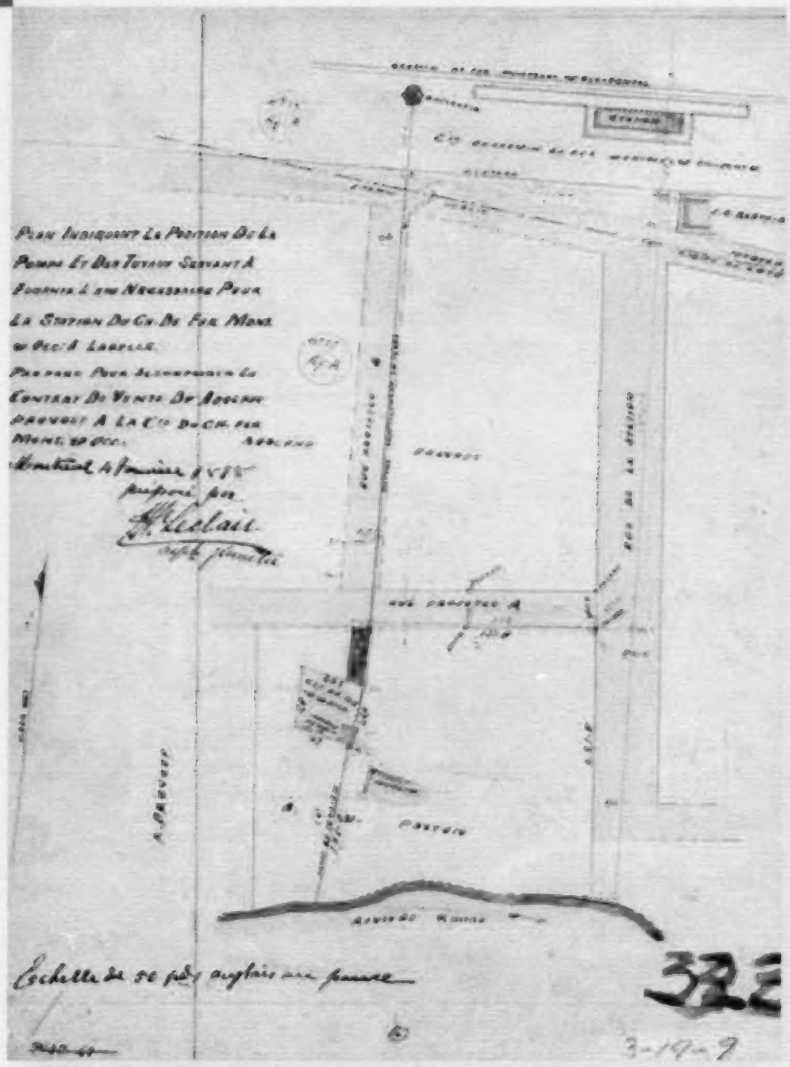
Au hasard de randonnées dans les montagnes et vallons laurentiens, il est possible de retrouver les vestiges rouillés d'un tracteur abandonné ou d'une clôture de « broche » délimitant, selon toute vraisemblance, un enclos à animaux depuis longtemps délaissé. Ces rares témoins d'une époque révolue nous rappellent que les Laurentides ont été le théâtre d'une vague de colonisation qui a atteint son apogée entre 1876 et 1886.

Porté par l'Église et l'État, ce mouvement est personnifié notamment par le légendaire curé Antoine Labelle à l'époque où les autorités gouvernementales cherchent une solution à la massive émigration vers les États-Unis. Provoquant le dépeuplement des villes et des paroisses, cet exode est considéré comme une véritable menace à la survie de la nation. Selon les données démographiques, il est généralement admis qu'un million de Canadiens français ont émigré aux États-Unis entre la seconde moitié du XIX[e] siècle et 1930. Pour le curé Labelle et ▶



RIER
TOIRE

Le principal héritage du curé Labelle est incontestablement la construction d'un chemin de fer reliant Saint-Jérôme aux Pays-d'en-Haut.



△ J. H. Leclair, Plan d'arpentage situant le système d'alimentation en eau de la gare du chemin de fer Montréal et Occidental de Labelle, 1898. BAnQ Vieux-Montréal, fonds Cour supérieure, district judiciaire de Montréal (CA601, S171, SS1, SSS2, D3-19-9).

l'élite canadienne-française, l'ouverture à la colonisation de nouveaux territoires est le moyen de lutter contre cet exode : « Il faudra coloniser pour combattre l'émigration vers les États-Unis, ce "chancre qui nous dévore", parce qu'elle affaiblit son peuple en en diminuant le nombre sensiblement et en réduisant ceux qui partent à l'état de prolétaires en instance d'assimilation. Coloniser, c'est transformer cette émigration extérieure négative en une émigration intérieure positive ; c'est une entreprise nationale[1]. »

Malheureusement, l'expérience de colonisation des Laurentides au nord de Saint-Jérôme ne donnera pas les résultats espérés. La pauvreté du sol, les rudes hivers et les moyens de communication déficients ont raison du courage et de la persévérance de la grande majorité des premiers colons. Outre de rares exceptions dans les vallées où coulent les rivières Rouge, du Lièvre et du Nord, ces défricheurs peinent à vivre des fruits de la terre. Partis à la recherche de l'Eldorado, ils sont rapidement confrontés à deux possibilités : soit quitter la région, soit faire le pari de rester en se tournant vers d'autres secteurs de l'économie, notamment l'industrie forestière et de transformation du bois ou encore le secteur récréotouristique.

L'HÉRITAGE DU CURÉ LABELLE

Le principal héritage du curé Labelle dans la région est incontestablement la construction d'un chemin de fer reliant Saint-Jérôme aux Pays-d'en-Haut. Pour une région excentrique par rapport aux grands centres urbains et où le système routier est déficient, la construction d'une voie ferrée est inespérée. À partir des années 1890, plusieurs tronçons sont construits jusqu'à rejoindre Mont-Laurier, en 1909, permettant la

◁ Vue de la rue principale de Sainte-Agathe, 1911. BAnQ Vieux-Montréal, fonds William Murray (P401, S1, P157).
Photo : William Murray.

▽ Un train entrant en gare à Val-Morin, 1910. BAnQ Vieux-Montréal, fonds William Murray (P401, S1, P54).
Photo : William Murray.

création de municipalités tout au long du chemin de fer et assurant ainsi l'enracinement de la population sur le territoire.

Tout comme l'autoroute des Laurentides, construite entre 1958 et 1970, le train aura contribué durant plus d'un siècle au développement de la région. Transformé en sentier récréotouristique en 1996, le tracé de l'ancien chemin de fer subsiste encore aujourd'hui et fait le bonheur de milliers de cyclistes et de skieurs. Ainsi, le parc linéaire « Le P'tit Train du Nord », le plus long au Canada avec ses 232 kilomètres reliant Bois-des-Filion à Mont-Laurier, continue à contribuer à l'essor de la région.

Même si le modèle de la colonisation basé sur l'agriculture n'a pas donné les résultats escomptés, le curé Labelle serait probablement heureux d'apprendre que « sa région » au nord de Saint-Jérôme connaît une forte expansion démographique, contribuant à porter les Laurentides au quatrième rang des régions les plus peuplées du Québec. Encore aujourd'hui, nous sommes redevables au curé Labelle de sa ténacité et de sa persévérance, lui qui rêvait d'un grand avenir pour son coin de pays.

LES ARCHIVES DU CURÉ LABELLE

Le fonds d'archives d'Antoine Labelle conservé à BAnQ Vieux-Montréal documente le travail effectué par ce dernier pour favoriser la colonisation des Laurentides et la construction du chemin de fer dans cette région. Les échanges épistolaires qu'il entretient avec de nombreuses personnalités politiques et ecclésiastiques montrent l'ampleur de son influence et de son implication dans le développement des Laurentides. Parmi les quelque 600 correspondants représentés dans ce fonds d'archives, signalons le premier ministre du Québec de 1879 à 1882, Joseph-Adolphe Chapleau, l'écrivain Arthur Buies, Augustin-Norbert Morin, homme politique et fondateur des villages de Sainte-Adèle, Morin Heights et Val-Morin, et enfin Messeigneurs Ignace Bourget et Édouard Charles Fabre, évêques de Montréal. ■

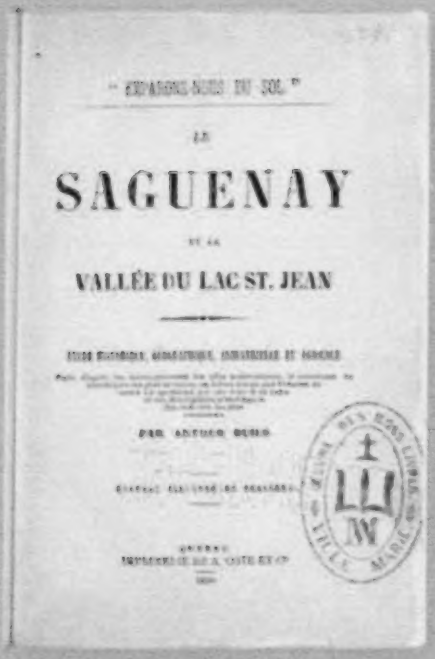
1. Serge Laurin, *Histoire des Laurentides*, Sainte-Foy, Éditions de l'IQRC / Presses de l'Université Laval, 1989, p. 252.

ARTHUR BUIES

Improbable allié du curé Labelle avant 1880

par **Daniel Chouinard,** bibliothécaire aux acquisitions des collections patrimoniales, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie

À la mémoire de mon collègue Stefán Ketseti (1966–2014)


LE
SAGUENAY
ET LA
VALLÉE DU LAC ST. JEAN

PAR ARTHUR BUIES

▽ Arthur Buies, *Le Saguenay et la vallée du Lac St-Jean*, Québec, Imprimerie de A. Coté et cie., 1880.

Le XIXe siècle québécois a produit peu d'esprits aussi libres que celui d'Arthur Buies, qui fut tour à tour journaliste, écrivain et fonctionnaire sans jamais renoncer à exercer un remarquable talent de polémiste. Né en 1840 près de Montréal, il est rapidement confié à deux grand-tantes maternelles qui s'efforcent de contenir le tempérament rebelle qu'affiche déjà le jeune Arthur, qui est renvoyé de plusieurs collèges. Il ne revoit son père, installé en Guyane depuis sa naissance, qu'en 1856. Celui-ci l'envoie faire des études à Dublin, mais Arthur ne l'entend pas de cette oreille et décide rapidement de s'installer plutôt à Paris. Il a tout juste 17 ans, fréquente le lycée impérial Saint-Louis et échoue quatre fois à l'examen du baccalauréat. En proie à de graves difficultés financières – son père lui a coupé les vivres –, il rentre au Canada en 1862.

UNE CARRIÈRE PROLIFIQUE

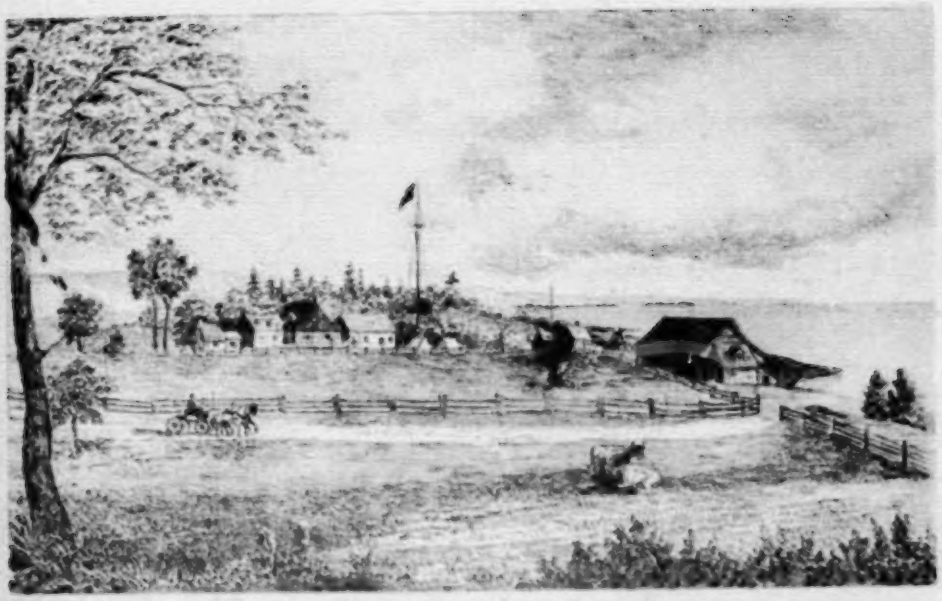
Le jeune homme devient alors membre de l'Institut canadien de Montréal, qui a maille à partir avec l'évêque, Mgr Bourget, hostile à l'esprit libéral de ses membres. Commence alors la carrière d'homme de lettres de Buies : il prononce des conférences, publie des textes polémiques dans divers journaux ainsi que *Lettres sur le Canada*, une brochure dans laquelle il dénonce la mainmise du clergé sur la société canadienne-française.

En septembre 1868, il fonde son propre journal hebdomadaire, *La Lanterne canadienne*, dont il est l'unique rédacteur et qui cesse de paraître au bout de 27 numéros, victime de son radicalisme et de l'hostilité du clergé. Buies a toutefois pu y aborder en toute liberté les thèmes qui lui seront chers pendant toute sa vie : la lutte contre le cléricalisme, le plaidoyer pour une langue française de qualité et la nécessité de déconfessionnaliser le système scolaire et d'y introduire un enseignement des sciences plus poussé. Voilà des opinions peu banales émises dans le Québec de la fin des années 1860 par un homme qui n'a pas trente ans.

Au cours des années 1870, Arthur Buies est chroniqueur pour divers journaux, un rôle dans lequel il excelle. Il lance un nouveau journal, *Le Réveil*, qui paraît de mai à décembre 1876. Sans doute usé par ses divers combats, il traverse en 1879 une importante crise morale et, après plus de 20 ans d'abstention, revient à la pratique religieuse. Il se lie alors d'amitié avec le curé François-Xavier-Antoine Labelle, figure majeure de la colonisation. Ce sera un véritable tournant dans sa vie professionnelle.

« EMPARONS-NOUS DU SOL ! »

Buies entreprend alors de défendre l'idéal de la colonisation du territoire québécois avec la passion et l'ardeur qui le caractérisent. Déjà en 1863 il a publié deux articles sur le sujet dans le journal *Le Défricheur*. Le premier ouvrage de Buies en faveur de la colonisation paraît en 1880 et porte un titre qui en résume bien le programme : *Le Sague-*



◁ « Mélabetchouan : poste de la compagnie de la baie d'Hudson », illustration tirée d'Arthur Buies, *Le Saguenay et la vallée du Lac St-Jean*, Québec, Imprimerie de A. Coté et cie, 1880.

▽ « Village de Tadous[s]ac », Montréal, Desbarats, illustration tirée d'Arthur Buies, *Le Saguenay et la vallée du Lac St-Jean*, Québec, Imprimerie de A. Coté et cie, 1880.

nay et la vallée du lac Saint-Jean : étude historique, géographique, industrielle et agricole. Il s'agit d'une commande de la Commission des Terres de la Couronne. Il veut faire de ce livre « le plus complet de tous ceux qui aient jamais été écrits sur le Saguenay et le lac Saint-Jean ».

En 18 chapitres et quelque 350 pages entrecoupées d'une dizaine d'illustrations montrant des lieux pittoresques et des villages, Buies met sa remarquable plume au service de l'idéologie du curé Labelle et se fait l'ardent promoteur de l'occupation du sol – la devise « Emparons-nous du sol » figure en tête du titre de l'ouvrage –, de l'agriculture et du développement industriel. Tirant la matière de son livre autant de la documentation existante que de ses visites sur le terrain, il relate d'abord l'histoire ancienne de la région puis décrit par le menu la géographie de la rivière Saguenay et l'histoire de son développement. Il ne manque pas de faire l'éloge du rôle joué par les industriels du bois William Price et Peter McLeod, passant sous silence les excès provoqués par le véritable monopole qu'ils exercent sur l'économie de la région. Il aborde ensuite de la même façon la région du lac Saint-Jean puis s'aventure, sans avancer d'arguments solides, à expliquer la formation géologique de la région par « un grand cataclysme » survenu « dans les temps préhistoriques ». Il décrit enfin l'histoire des voies d'accès à la région et l'état du système d'instruction publique.

L'ardeur de Buies dans la défense de la colonisation du territoire québécois ne se démentira pas. Ce premier ouvrage sera réédité en 1896 et Buies reviendra à plusieurs reprises sur le sujet du Saguenay–Lac-Saint-Jean. Il publiera également des ouvrages sur les régions de l'Outaouais, des Laurentides, du Bas-Saint-Laurent et de la vallée de la Matapédia. En 1900, un an avant sa mort, paraît *La Province de Québec*, une vaste synthèse qui lui a été commandée par le département de l'Agriculture. Jusqu'au bout Buies aura défendu passionnément un territoire pour lequel il n'a jamais caché son attachement.

Les écrits de cet homme de lettres prolifique sont disponibles dans les collections patrimoniales de livres et de journaux de BAnQ. ■

REGARD VISIONNAIRE SUR LE TERRITOIRE GASPÉSIEN EN 1877

par **Philippe Legault,** bibliothécaire à la Collection nationale, Grande Bibliothèque

Faucher de Saint-Maurice fait partie du groupe des grands intellectuels québécois de la fin du XIX[e] siècle. Serge Provencher, dans sa présentation de l'homme, précise que Narcisse-Henri-Édouard Faucher, né le 18 avril 1844, décida à 18 ans de s'attribuer, à la grande surprise de son entourage, le nom à particule « de Saint-Maurice[1] ». Cet ajout à son nom de famille fait référence à ses origines françaises de Saint-Maurice-les-Brousses, près de Limoges. La production littéraire de Faucher de Saint-Maurice comprend plus de 5000 pages. Il a publié au total huit récits de voyage. Ce genre littéraire, caractérisé par l'absence de règles et de contraintes précises, est fort populaire à cette époque.

DE TRIBORD À BÂBORD

Publié en 1877, *De tribord à bâbord* est le récit de trois croisières sur le golfe du Saint-Laurent à bord du *CGS Napoléon III*. Le navire est un *steamer* du ministère de la Marine et des Pêcheries qui forme avec quatre autres bâtiments l'embryon de ce qui deviendra, un siècle plus tard, la Garde côtière canadienne. Longtemps, il sera le seul moyen de transport reliant les nombreux villages de la côte gaspésienne. Il faudra attendre 1925 pour qu'une voie routière ceinture la péninsule gaspésienne. Elle prendra l'appellation populaire de « boulevard Perron » en l'honneur du ministre de la voirie de l'époque.

Le *Napoléon III* avait comme mission le ravitaillement des phares du Saint-Laurent. L'auteur prolifique, curieux et grand érudit, fait une description colorée, voire poétique, de toutes les rencontres et péripéties de son voyage sur la route des phares. L'expédition en territoire gaspésien l'amènera dans la baie des Chaleurs, à Paspébiac, à Port Daniel, à Grande-Rivière, à Percé, à l'île Bonaventure, à Gaspé, à Forillon, à Cap-des-Rosiers, à L'Anse-au-Griffon, à Grande-Vallée, au cap Madeleine, à Mont-Louis et à Sainte-Anne-des-Monts. Il déclare : « Dans le golfe Saint-Laurent tout est puissant, tout est immense. Le Créateur y a semé des paysages les plus grandioses et y a jeté à pleine main archipels enchanteurs, rivières sinueuses et pittoresques, promontoires sombres, riants coteaux[2]. » Pour l'écrivain voyageur, chaque incident est une occasion d'évoquer des faits historiques, révélant

Faucher de Saint-Maurice fait partie du groupe des grands intellectuels québécois de la fin du XIX[e] siècle.

ainsi son érudition. Il souligne l'occupation du territoire en citant des écrits de Cartier, Champlain et Chrestien Le Clercq.

LA GASPÉSIE

Faucher de Saint-Maurice, à travers sa lorgnette journalistique et ethnologique, raconte les événements dont il est témoin, en faisant des descriptions parfois étonnantes tant elles semblent appartenir au XXI[e] siècle. En ce sens, on peut presque le considérer comme un visionnaire. Voici, par exemple, extraits d'une conversation, ses propos sur les puits d'huile :

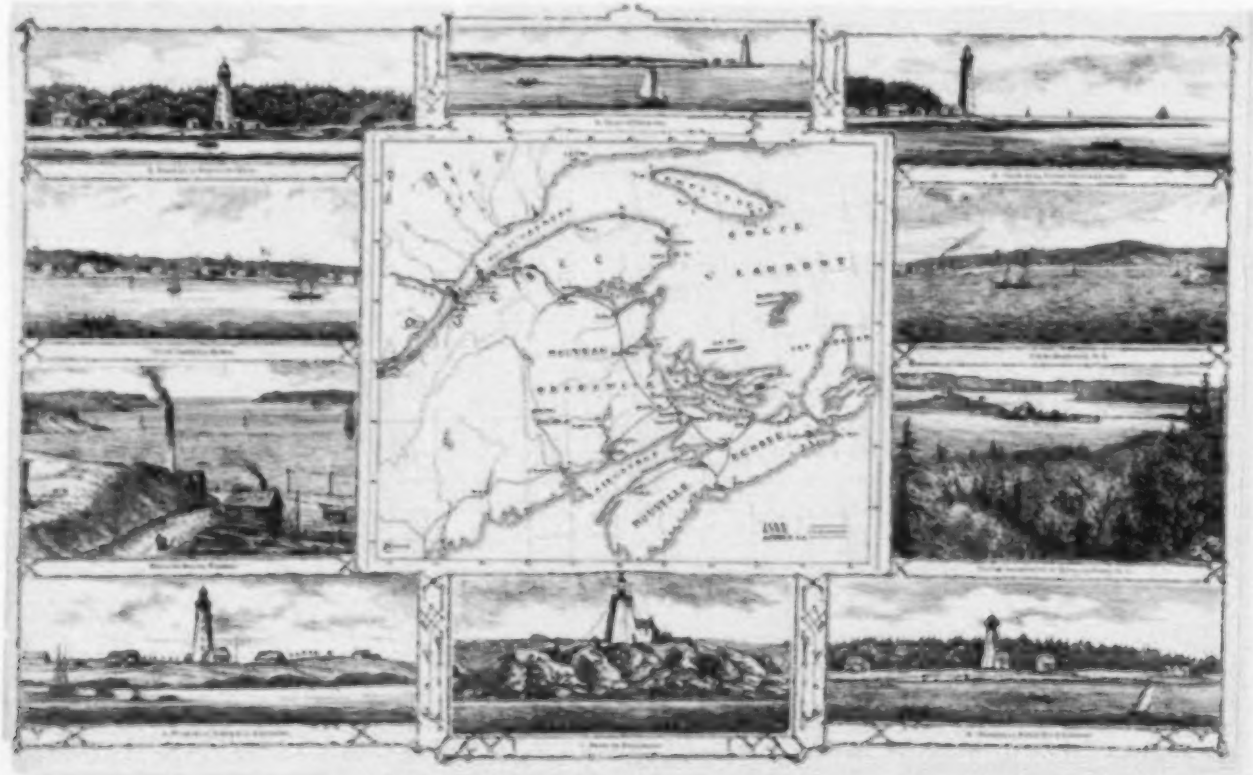
« Mais alors cette bouteille que tu viens de confier au maître d'hôtel contenait un échantillon du pétrole de Gaspé ? Il y aurait donc ici des puits d'huile.

« – De l'huile, ici ? Mais nous sommes en ce moment devant une région oléagineuse et des plus riches... ▶

◁◁ Le phare du cap Madeleine à l'entrée de la rivière Madeleine, 18 octobre 2014. Détail.

◁ Edmond-Joseph Massicotte, « Faucher de Saint-Maurice », *Le Monde illustré*, vol. 17, n° 858, 18 août 1900, p. 241.

▽ « Phares du Bas-Saint-Laurent avec carte de référence », *L'Opinion publique*, vol. 8, n° 42, 18 octobre 1877, p. 498-499.



Un bruit sinistre terrorise les marins qui viennent jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière. Ces derniers entendent des lamentations ou des hurlements furieux. Il faut la bravoure d'un missionnaire pour découvrir la cause du mystère et faire disparaître ce bruit effroyable.

▷ Illustration de la légende du braillard dans *La Gaspésie – Histoire, légendes, ressources, beautés*, Québec, Office provincial du tourisme, 1933, p. 98.

« – Mais alors nous sommes en plein Petrolia et chaque parcelle de ce pays est un lingot d'or.
« – Doucement mon ami; malgré tous ces efforts on n'est pas encore parvenu à frapper une veine assez considérable pour donner un rendement avantageux; mais avec la patience on vient à bout de tout[3]. »

L'aventurier est également un excellent conteur qui vise autant à décrire les lieux visités qu'à rapporter les contes et légendes associés à chaque coin de la Gaspésie et d'ailleurs. Au phare de Cap Madeleine, situé à Sainte-Madeleine-de-la-Rivière-Madeleine, le nom de localité le plus long du Québec, il apprend la légende du *Braillard de la Madeleine*. Un bruit sinistre terrorise les marins qui viennent jeter l'ancre à l'embouchure de la rivière. Ces derniers entendent des lamentations ou des hurlements furieux. Il faut la bravoure d'un missionnaire pour découvrir la cause du mystère et faire disparaître ce bruit effroyable. L'abbé Charles-François Painchaud, armé d'une hache à sa ceinture, s'enfonce dans la forêt et découvre l'origine du phénomène. Deux arbres, inclinés en forme de X, produisent des bruits alarmants par leur friction lorsqu'ils sont secoués par le vent. Faucher de St-Maurice sait captiver par sa narration vivante des légendes gaspésiennes.

Près de 100 ans plus tard, *De tribord à bâbord* est imprimé à nouveau. L'édition de 1975 contient une présentation de Jacques Ferron, grand poète, journaliste, médecin et homme politique québécois qui a exercé la médecine pendant deux ans à Rivière-Madeleine. Les paysages gaspésiens lui ont d'ailleurs inspiré plusieurs poèmes.

Faucher de Saint-Maurice est allé à la découverte de la Gaspésie alors que la région était peu connue. Encore aujourd'hui, ce coin de pays est à découvrir et à habiter. La majorité des œuvres de Faucher de Saint-Maurice ont été numérisées et sont disponibles en ligne sur le portail de BAnQ. ■

1. Faucher de Saint-Maurice, *Contes et récits*, présentation de Serge Provencher, Montréal-Nord, VLB, 1980.

2. *Id.*, *De tribord à bâbord*, présentation de Jacques Ferron, Montréal, L'Aurore, 1975, p. 208.

3. *Ibid.*, p. 222-223.

LE GRAND FORESTIER DE LOTBINIÈRE

par **Simon Mayer**, bibliothécaire à la Collection nationale, Grande Bibliothèque

Écologiste avant l'heure, Henri-Gustave Joly de Lotbinière (1829-1908) est fils de Pierre-Gustave Joly, voyageur de commerce européen, et de Julie-Christine Chartier de Lotbinière, héritière de la seigneurie de Lotbinière[1]. Après plusieurs années occupées à sillonner l'Europe pour vendre des vins de Champagne, Pierre-Gustave visite l'Amérique du Nord et rencontre l'amour en la personne de Julie-Christine à Montréal en 1827. Henri-Gustave naît de cette union en 1829.

Durant sa jeunesse, Henri-Gustave assiste à l'exploitation croissante des ressources forestières du domaine seigneurial familial. Des moulins à scie apparaissent le long des rivières et un quai donnant sur le Saint-Laurent est construit pour accueillir les bateaux à vapeur. Un peu avant 1840, Pierre-Gustave acquiert la Pointe Platon, un promontoire exceptionnel sur la baie Sainte-Croix et le fleuve Saint-Laurent, sur laquelle il érige un nouveau manoir.

UN HOMME À LA DÉFENSE DE L'ARBRE

Après un séjour d'études en lettres à la Sorbonne à Paris, le jeune Henri-Gustave mène des études de droit tout en s'initiant à la gestion forestière dans la seigneurie. Diplômé du Barreau en 1855, il devient seigneur de Lotbinière à l'âge de 32 ans en 1860 et fait son entrée en politique l'année suivante. Une grande part de son action dans l'opposition libérale sera consacrée à la gestion des terres forestières et agricoles. ▶

▷ Sir Henri-Gustave Joly en forêt, s. d. BAnQ Québec, fonds Famille Joly de Lotbinière (P351, S1, P3). Photographe non identifié.

▷ Entrée du domaine de monsieur H. Joly de Lotbinière, Pointe-Platon, Lotbinière, 1951. BAnQ Québec, fonds Office du film du Québec (E6, S7, SS1, P84731). Photo : J. W. Michaud.

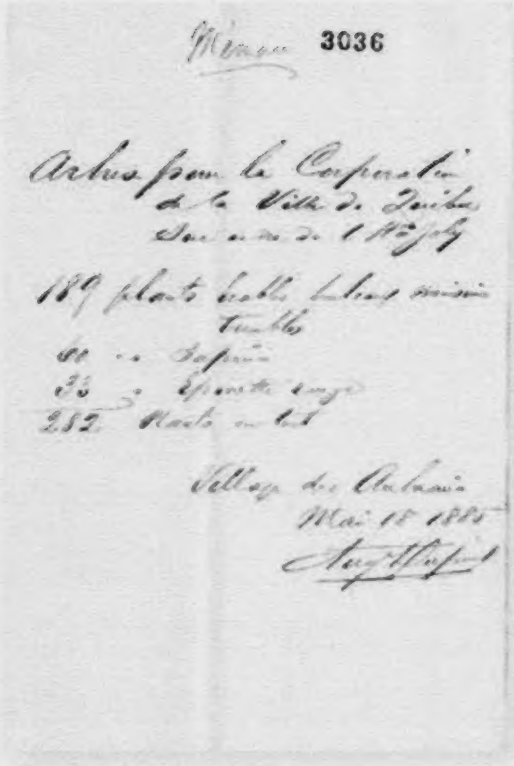
Henri-Gustave dénonce en chambre la réglementation permissive liée à la dépendance du gouvernement à l'égard des revenus tirés de la production forestière. Il prône le développement d'une politique d'aménagement durable du domaine forestier. Avant d'être élu premier ministre du Québec en 1878 – il sera défait en 1879 –, il rédige un rapport qui demeurera une référence dans le domaine pendant plusieurs années[2].

Il s'indigne aussi de l'habitude de déboisement des Canadiens : « Dans les vieilles paroisses surtout le bois est rare. L'étranger qui entend parler des forêts vierges de l'Amérique serait étonné de parcourir plusieurs lieues au Canada sans trouver un bel orme. Il serait encore plus surpris de voir nos coquettes habitations de la campagne aucunement protégées par de petits bocages. [...] On a habitué les colons à regarder les arbres comme des ennemis. On a fait aux arbres une guerre sans merci. C'est contre ce préjugé qu'il faut réagir. Il faut prévenir le feu et la destruction par le colon[3]. »

LA SYLVICULTURE EN HÉRITAGE

En sa seigneurie, Joly de Lotbinière prêche par l'exemple : l'exploitation de la forêt y est couplée à la préservation et au reboisement. Il étudie le cycle de vie des arbres pour favoriser la ponc-

En sa seigneurie, Joly de Lotbinière prêche par l'exemple : l'exploitation de la forêt y est couplée à la préservation et au reboisement.



◁ Mémoire d'Aug[uste] Dupuis concernant des arbres pour la corporation de la ville de Québec sur ordre de l'honorable Joly, 18 mai 1885. BAnQ Québec, fonds Famille Joly de Lotbinière (P351, S4, SS1, P3036).

tualité des coupes et le reboisement naturel des différentes essences.

Pour convaincre ses concitoyens de l'utilité de son travail, Henri-Gustave vise à démontrer la rentabilité de ses expérimentations et la beauté qu'elles engendrent. En plus des arbres indigènes, on trouve chez lui le noyer noir, essence recherchée qu'il a transplantée en grand nombre en provenance d'une zone climatique plus méridionale. Son action s'inscrit dans le mouvement conservationniste américain à l'intérieur duquel il cultive des relations, notamment au sein de l'American Forestry Association. Ses expérimentations sylvicoles y trouvent d'ailleurs des retentissements.

Le manoir seigneurial Joly de Lotbinière fait la part belle au bois, qui ornemente les larges galeries de la résidence de dentelles serties de feuilles d'érable. L'imposant cottage surplombe un élégant jardin inspiré du mouvement pittoresque. Le domaine est aujourd'hui propriété de l'État québécois et fait le bonheur de nombreux visiteurs.

Au-delà de l'assouvissement de sa passion pour la sylviculture, Joly de Lotbinière désire participer à la diffusion de ces connaissances dans la population. C'est pourquoi il participe avec Jean-Charles Chapais à la rédaction du *Guide illustré du sylviculteur canadien*, qui est publié une première fois en 1883. Élu au niveau fédéral aux côtés de Wilfrid Laurier en 1896, Sir Henri-Gustave Joly de Lotbinière continuera de veiller sur la foresterie québécoise et terminera sa carrière politique comme gouverneur de la Colombie-Britannique.

On peut consulter à BAnQ Québec le fonds Famille Joly de Lotbinière (P351), qui rend compte des nombreuses activités professionnelles et politiques des membres de cette influente famille sur une période qui s'étend de 1798 à 1921. ■

---

1. Voir par exemple Marc Gadoury, « Sir Henri Gustave Joly de Lotbinière, visionnaire et promoteur de la conservation des forêts, au Québec, à la fin du XIXe siècle », mémoire de maîtrise, Université Laval, 1998.

2. Henri-Gustave Joly, « Rapport sur la sylviculture et les forêts du Canada », *Documents de la session*, volume XI-8, session n° 9, annexe 1, 1878, p. 1-20.

3. *Id.*, « L'aménagement des forêts », *Gazette des campagnes*, 22 août 1878, p. 253-255.

MISSIONNAIRES ET AMÉRINDIENS

Rencontres dans le Grand Nord

par **Nathalie Vaillancourt,** archiviste, BAnQ Québec, avec la collaboration de **Sébastien Tessier,** archiviste-coordonnateur, BAnQ Rouyn-Noranda

À la fin du XIX^e siècle, le Grand Nord québécois, c'est l'Abitibi-Témiscamingue, le Haut-Saint-Maurice, les régions de la baie James et de la baie d'Hudson et la Côte-Nord, des zones fortement peuplées par les Amérindiens et les Métis. Dans un univers où l'État et la religion ne sont pas encore dissociés, parmi les trappeurs et les pelletiers attirés par l'appât du gain, on trouve aussi les missionnaires colonisateurs.

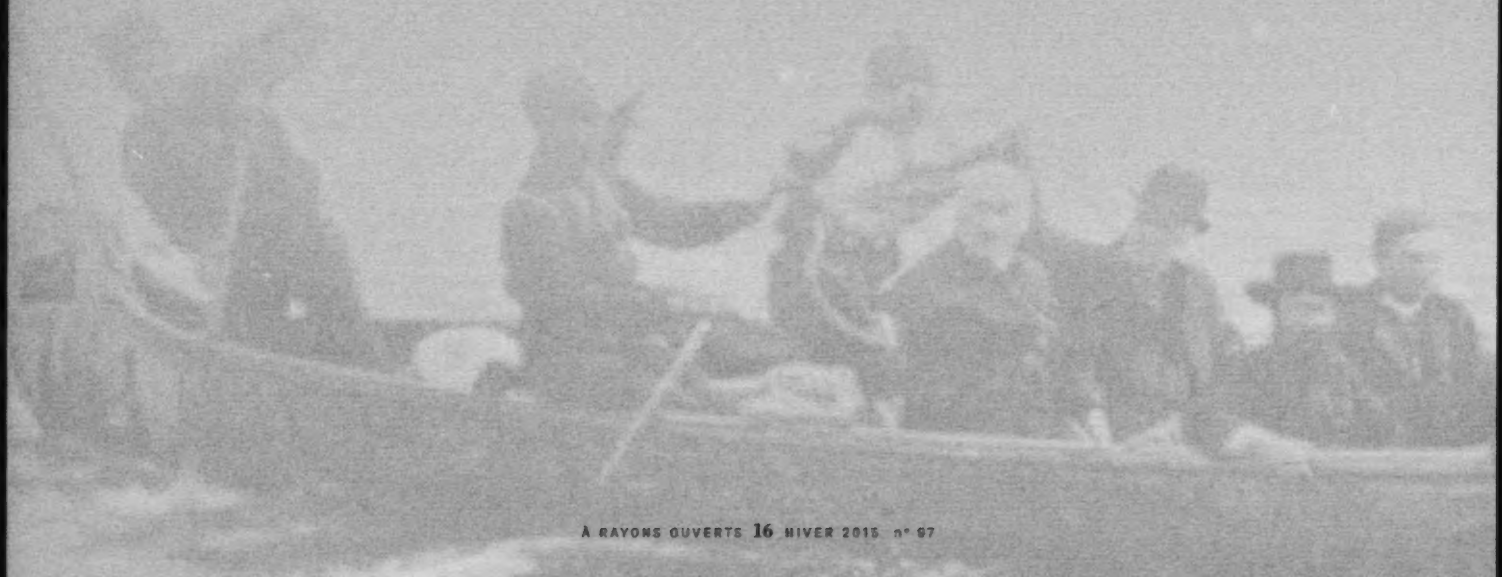
LA DÉCOUVERTE DU TERRITOIRE

De Témiskaming à la baie d'Hudson, publié en 1900 par le père Charles-Alfred-Marie Paradis, est issu d'un rapport présenté à Sir Hector L. Langevin, ministre des Travaux publics à Ottawa. La version publiée ne rend malheureusement pas hommage à la beauté du manuscrit original conservé dans le fonds Famille Hector Langevin, qui contient de magnifiques aquarelles réalisées par l'auteur.

Ce manuscrit s'inscrit dans la mouvance de prise de possession du territoire et est écrit tel un outil de planification et d'aménagement de l'espace. Il a clairement pour but d'inciter les Canadiens français à peupler les contrées du Nord et à sortir des grandes villes que sont Montréal et Québec.

Le territoire et sa géographie sont amplement abordés et on découvre une région aride, dotée d'une forêt dense et d'une terre peu invitante, mais combien prometteuse lorsqu'on l'examine de plus près. Le réchauffement climatique et le déboisement sont des sujets qui ne datent pas d'hier. Ils préoccupent le père Paradis, qui appelle le gouvernement à la prudence en ce qui a trait au développement du territoire :

« Quand je parle de défrichement, je n'entends pas une guerre d'extermination de nos essences. ▶



◁ Charles-Alfred-Marie Paradis, Le Témiscamingue à la baie d'Hudson, aquarelle, environ 6 x 8 cm, 1884, p. 29. BAnQ Québec, fonds Famille Hector Langevin (P134, S1, D1, P29-1).

Les missionnaires étaient bien plus que des évangélisateurs. Comme ils passaient de villages en chantiers, ils faisaient aussi découvrir aux Amérindiens le monde et les inventions nouvelles : téléphone, lumière électrique, gramophone.

Les forêts comme les montagnes jouent un rôle nécessaire dans l'économie climatérique d'un pays et la prudence exige que l'on conserve de ces bois les quantités utiles, que l'on reboise même au besoin[1]. »

LES AMÉRINDIENS

Si l'espace à cultiver et les ressources naturelles à exploiter sont des raisons qui poussent tant de colons à s'installer dans le Grand Nord (ou à essayer d'y survivre!), ce sont les Amérindiens qui servent de guides à ces pèlerins du Sud, mais aussi de main-d'œuvre bon marché pour les différents chantiers, dont ceux de la Compagnie de la Baie d'Hudson (HBC). Les entreprises veulent protéger leurs biens et tiennent à l'œil les travailleurs ainsi que les Amérindiens car, selon le père Paradis, « le sauvage qui goûte au grand air de nos villes devient, paraît-il, superbe et insolent. Il apprend le prix des fourrures et cherche à s'affranchir du joug maternel de l'honorable C^ie^ B. H.[2] »

Plusieurs missionnaires se révoltent contre le traitement imposé aux Amérindiens. Le père Guinard, qui réalisa plusieurs missions dans ces contrées, décrit dans ses mémoires la HBC et les autres sociétés comme un mal nécessaire. Les postes qu'elles érigent un peu partout sont souvent la seule source de ravitaillement au cours des longs trajets dans des espaces dénudés.

Il observe que les Indiens, hommes comme femmes, sont loin d'être parfaits mais qu'ils ne s'abandonnent pas à la paresse. « Chez les Cris [...] ce sont les femmes qui s'occupent de transporter le bois de chauffage [...]. Elles sont tou-

◁ Le père Guéguen, debout à gauche, et son successeur, le père Guinard, s. d. BAnQ Rouyn-Noranda, fonds Gaston Carrière (P11, P16). Photographe non identifié.

◁ *Lac Abitibi (Canada), « Un départ en chantant » – Canot d'écorce transportant un évêque, quatre missionnaires et leurs guides*, carte postale, s. l., s. é., s. d.

jours affairées. Quant aux hommes [...] la chasse n'est pas un sport pour eux[3].»

Pour communiquer, les Amérindiens utilisent souvent « les caractères syllabiques. Ils écrivent avec du charbon de bois sur des morceaux d'écorce. Quand le message est inscrit [...], ils plantent le bâton dans le sol à un endroit bien visible. On retrouve ces messages à l'entrée des portages, au bout d'une pointe de terre[4]. »

AU-DELÀ DE L'ÉVANGÉLISATION

Les missionnaires étaient bien plus que des évangélisateurs. Comme ils passaient de villages en chantiers, ils faisaient aussi découvrir aux Amérindiens le monde et les inventions nouvelles : téléphone, lumière électrique, gramophone.

Dans leurs efforts d'évangélisation des autochtones, les pères catholiques devaient combattre le protestantisme qui s'installait un peu partout. Un Cri protestant du nom de Wabatchi a tenu tête un jour au père Guinard. Le père rentra dans sa tente, lui disant qu'il enseignait des faussetés et induisait les hommes en erreur : « Je suis certain que tu ignores même ce qu'est la vraie religion[5] », lui dit-il.

On a reproché ses opinions au père Guinard, mais force est d'admettre que ses inquiétudes en ce qui concerne la façon dont on traitait les gens des Premières Nations et celles du père Paradis sur la protection et l'utilisation des ressources naturelles du pays sont encore des préoccupations contemporaines. Depuis peu, sur le site Wikisource – La bibliothèque libre, les internautes peuvent participer à la transcription du rapport du père Paradis sur le Témiscamingue. ■

1. Charles-Alfred-Marie Paradis, *De Témiskaming à la baie d'Hudson*, s. l., s. é., 1900, p. 24-25.

2. Le Témiscamingue à baie d'Hudson, 1884, p. 46. BAnQ Québec, fonds Famille Hector Langevin (P134, S1, D1, 1960-01-123/56).

3. Serge Bouchard, *Mémoires d'un simple missionnaire – Le père Joseph-Etienne Guinard, o.m.i.*, 1864-1965, Québec, ministère des Affaires culturelles, Direction des communications, 1980, p. 63.

4. *Ibid.*, p. 63-64.

5. *Ibid.*, p. 110.

LA CARTOGRAPHIE SEIGNEURIALE EN NOUVELLE-FRANCE

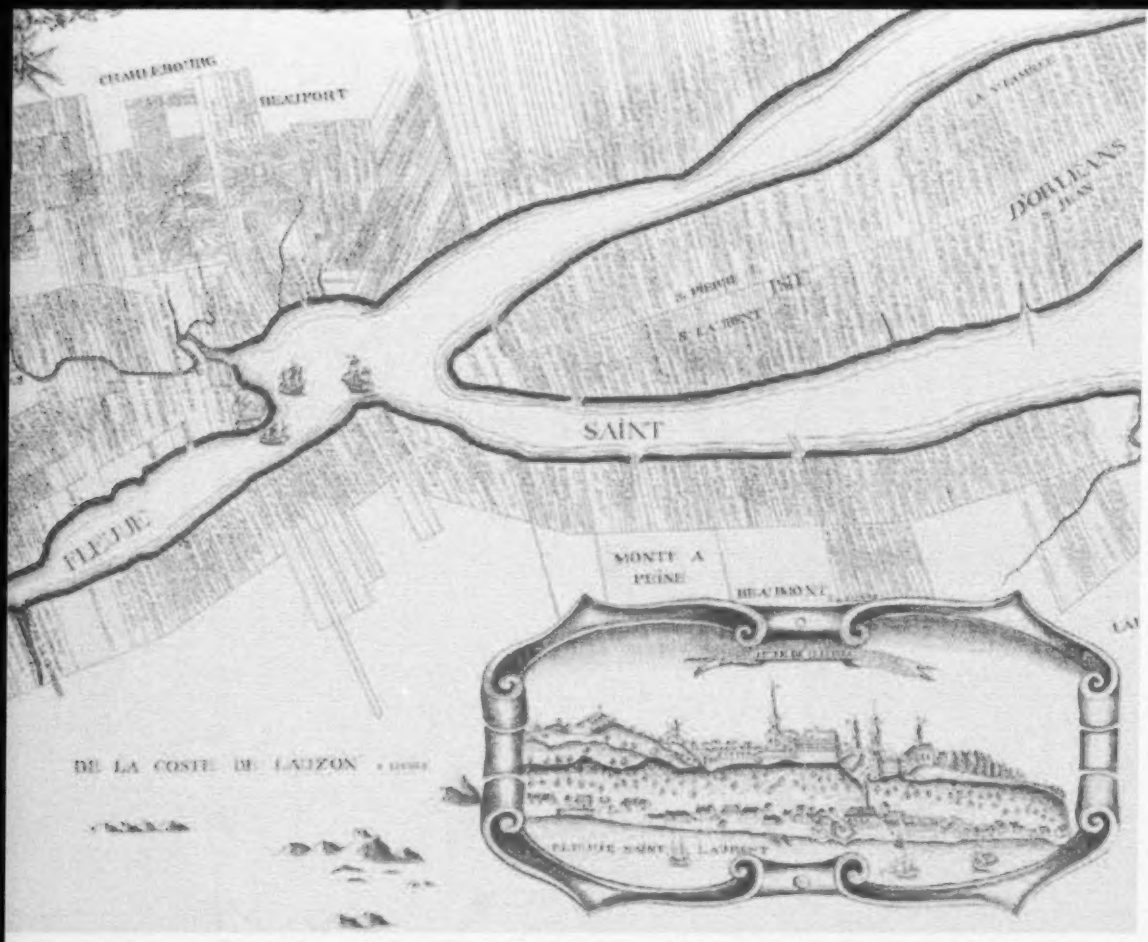
par **Jean-François Palomino,** cartothécaire, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie

Du temps de la Nouvelle-France, en pleine colonisation, le rôle de l'arpenteur s'avère particulièrement crucial. Accompagnant les seigneurs dans l'administration du territoire, il trace des routes, confine des lots, des rangs, des seigneuries, et veille au respect des limites établies. Les erreurs peuvent être coûteuses et c'est pourquoi la colonie ne compte souffrir aucun écart de conduite. En 1675, le Conseil souverain codifie les pratiques. Dès lors, les seigneurs doivent faire mesurer les concessions qu'ils donnent. Les arpenteurs doivent faire ajuster leurs boussoles par un professeur de mathématiques. La délivrance des commissions d'arpentage est également bien contrôlée, conditionnelle notamment aux témoignages de bonnes vies et mœurs des candidats.

Dans un ouvrage pratique destiné aux seigneurs, Edme de la Poix de Fréminville résume bien ce qui peut les motiver à faire produire un plan de leur seigneurie : « Ils ont le plaisir que ces plans leur représentent, jusqu'aux moindres sinuosités, les chemins, terroirs & heritages, & qu'étant bien lavés, ils y voyent d'un coup d'œil leurs bois, prés, vignes & autres heritages, eaux & rivieres, dont la bigarure est extrêmement satisfaisante » et « s'il arrive la moindre difficulté dans leurs terres, ces cartes [...] les mettent au fait d'une manière qu'ils en voyent le local [le lieu] si parfait, qu'ils sont souvent en état de décider [...] sur les difficultés qui leur arrivent[1] ». Il est donc question d'y défendre les intérêts des propriétaires, avec pour armes l'équerre, le demi-cercle, la boussole et la planchette.

Même si les seigneurs sont dans l'obligation de faire mesurer les terres qu'ils concèdent, les plans cadastraux en Nouvelle-France demeurent plutôt rares. Les arpenteurs en état de cartographier le territoire ne sont pas très nombreux, et les seigneurs ne sont pas toujours lettrés. Dans bien des cas, ils ne peuvent se payer une dépense considérable et le seul procès-verbal d'arpentage peut leur suffire. Les seigneuries sont encore jeunes et l'accélération des défrichements peut rendre un plan bien vite désuet. Par ailleurs, les seigneurs se font souvent reprocher de négliger le développement de leurs terres. La carte pourrait en être témoin, et il vaut mieux ne pas laisser trop de traces incriminantes !

◁ Charles Laurier, Plan par moi dressé du relevé des terres de la seigneurie de Lachenaye [...], copie manuscrite de l'original de 1840, 314 x 93,5 cm, 1884. BAnQ Vieux-Montréal, fonds Cour supérieure, district judiciaire de Montréal, greffes d'arpenteurs (CA601, S171, SS2, SSS2, D5632). Détail.



◁ Gédéon de Catalogne et Jean-Baptiste Decouagne, ***Carte du gouvernement de Québec levée en l'année 1709 par les ordres de Monseigneur le comte de Ponchartrain*** [...], fac-similé de l'original de 1709 réalisé par A. E. B. Courchesne, 1921. BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie (G/3451/G46/1709/C3B1/1921 DCA). Détail.

DE L'UTILITÉ DES CARTES

Si les plans qui nous sont parvenus ne sont pas si nombreux, ils nous sont néanmoins précieux. Ils donnent des renseignements absents des registres paroissiaux, permettent de localiser un ancêtre, d'en situer l'environnement immédiat, d'apprécier les routes qu'il empruntait. Certains plans décrivent aussi l'état d'avancement du défrichement, chemins, églises, moulins, maisons et terres cultivées de chaque habitant.

En Nouvelle-France, environ 80 arpenteurs cartographient les territoires concédés aux seigneurs par le roi, et ceux concédés aux habitants par le seigneur. Seuls quelques seigneurs – souvent les plus riches, telles les communautés religieuses – ont investi dans la cartographie de leur seigneurie. Celle-ci peut être utile lors de recours judiciaires pour percevoir cens et rentes. Vers 1702, les Sulpiciens commandent un plan sur lequel on voit l'emplacement de centaines de concessions sur l'île de Montréal. Le cartographe marque le nom des censitaires et les dimensions des censives, facilitant ainsi la lecture du terrier[2]. Le domaine du roi situé au nord du fleuve Saint-Laurent a fait l'objet d'âpres disputes territoriales. Comme c'était un enjeu économique de taille, il n'est pas étonnant que ses administrateurs aient voulu en établir les limites précises. En 1732, Joseph-Laurent Normandin est envoyé explorer le domaine afin d'en dresser une carte, en remplacement d'un prédécesseur qui s'est cassé une jambe en route[3]. L'objectif est double : faciliter le règlement des litiges et restreindre la traite illégale des fourrures.

UNE CARTOGRAPHIE D'EXCEPTION

En 1707, l'arpenteur Gédéon de Catalogne propose de cartographier toutes les concessions de la colonie. Encouragé par le ministre, il visite pendant deux ans les côtes du pays, par les temps les plus rudes et les plus difficiles, accompagné de Jean-Baptiste de Couagne. Le fruit de ce travail laborieux : cinq grands feuillets couvrant la région de Sorel à La Pocatière[4]. Ces cartes dépeignent le découpage du territoire en concessions tout en consignant les noms des censitaires. Elles permettent ainsi de situer la population, d'en assurer le contrôle et de ▶

Ces cartes dépeignent le découpage du territoire en concessions tout en consignant les noms des censitaires.

▽ Plan d'une partie de la seigneurie de Batiscan, 23 x 35 cm, 1721. BAnQ Québec, fonds Ministère des Terres et Forêts (E21, S555, SS1, SSS20, PB.1M).

mieux planifier le développement de la colonie.

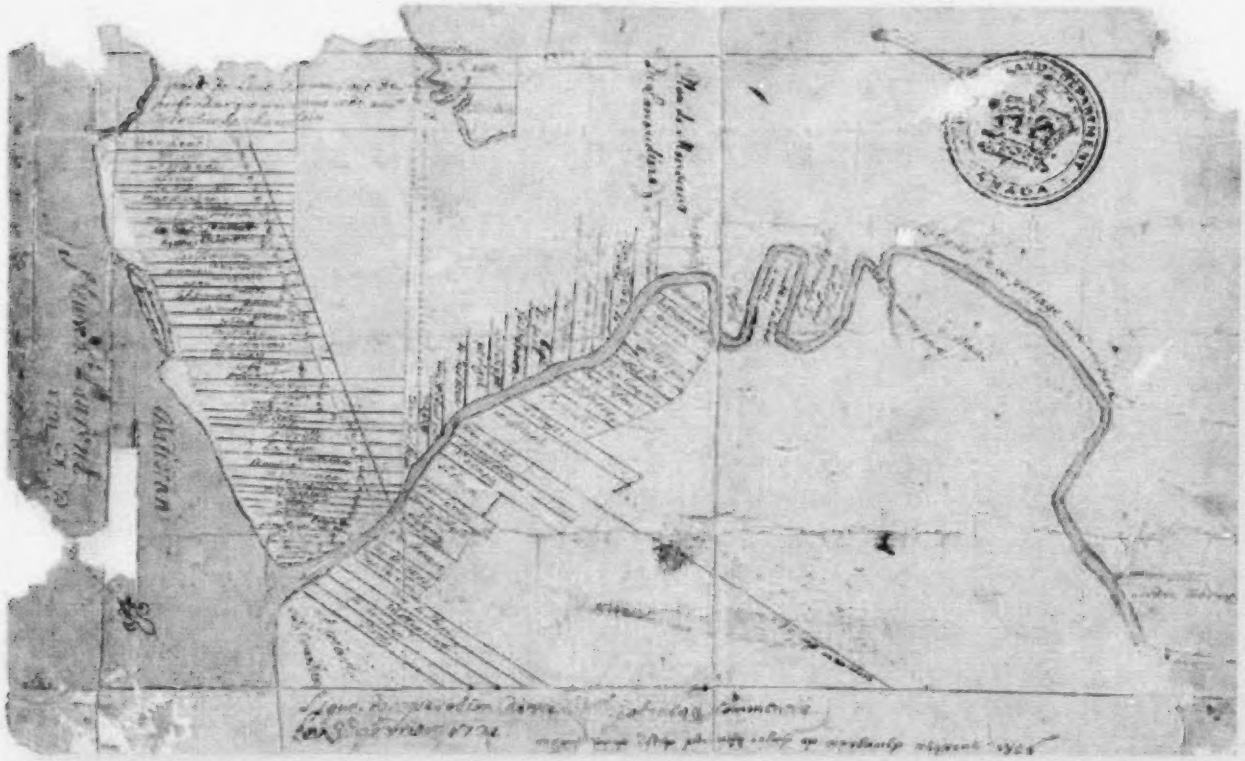
Leur justesse ayant été mise en cause par un ingénieur envieux, elles sont exposées au palais de l'intendant pendant 15 jours, « à la censure de tout le monde ». On rapporte alors que plusieurs personnes en font faire des copies, ce qui fait voir leur utilité en milieu colonial. Les généalogistes les plus férus connaissent bien cette œuvre cartographique monumentale qui n'a pas de véritable équivalent de toute l'histoire de la Nouvelle-France. D'autres travaux de cette envergure ne seront entrepris qu'après la Conquête, par les autorités britanniques avides de connaissances sur les terres conquises et soucieuses de faire respecter le droit de propriété. ■

1. E. de la Poix de Fréminville, *La pratique universelle pour la rénovation des terriers [...]*, Paris, Morel l'aîné, 1746, p. 114-155.

2. Voir *La mesure d'un continent [...]*, Sillery, Septentrion, 2007, p. 130.

3. Ordonnance de l'intendant Hocquart, 12 mai 1732, BAnQ Québec, fonds Intendants (E1, S1, P2411).

4. Les cartes originales se trouvent à la Bibliothèque nationale de France et des fac-similés peuvent être consultés dans la collection numérique Cartes et plans de BAnQ.



LA COLONISATION DES CANTONS-DE-L'EST

Des loyalistes américains cités dans un registre

◁ Samuel Holland, *A New Map of the Province of Lower Canada Describing all the Seigneuries, Townships, Grants of Land &c.* [...], 2e éd., Londres, James Wyld, 1825. Détail.

par **François David,** adjoint du conservateur et directeur général des archives, BAnQ Vieux-Montréal, et **Julie Roy,** archiviste-coordonnatrice, BAnQ Sherbrooke

L'une des principales préoccupations des administrations publiques est de planifier et d'organiser l'occupation du territoire. Depuis les débuts de la colonisation, deux systèmes de concession de terres ont été appliqués au Québec : le système seigneurial et celui des cantons. Le lotissement par seigneurie a été la norme tout au long du Régime français, ce qui explique sa présence presque exclusive dans la vallée du Saint-Laurent.

À partir de la Conquête de 1760, les Britanniques imposent leur mode de répartition des terres en implantant le système des cantons. Mais ce n'est qu'après l'Acte constitutionnel de 1791, soit en 1796, que les premiers territoires érigés en cantons au Québec voient le jour. Tous les nouveaux territoires ouverts à la colonisation seront dès lors modelés selon ce système.

Alors que, dans le système seigneurial, le territoire est découpé en longues bandes perpendiculaires aux cours d'eau, les cantons sont plutôt des portions de territoire de forme carrée (environ 16 km sur 16 km) divisées en rangs et en lots. ▶

On constate que les noms des premiers loyalistes à coloniser les villages d'Eaton, de Sawyerville et de Cookshire y apparaissent : Edmund Alger, Josiah Sawyer et John Cook.

▷ Registre financier d'Attleborough dans lequel sont consignés les achats d'Edmund Alger, entre 1793 et 1832, p. 120. BAnQ Sherbrooke, Collection de petits fonds d'origine privée (P1000, D15). Détail.

▽ Registre financier d'Attleborough dans lequel sont consignés les achats de John Cook, entre 1793 et 1832, p. 160. BAnQ Sherbrooke, Collection de petits fonds d'origine privée (P1000, D15). Détail.

Le propriétaire des terres concédées par la Couronne n'est pas assujetti à des rentes seigneuriales comme c'est le cas sous le Régime français.

L'occupation des Cantons-de-l'Est sera, à ses débuts, assurée entre autres par l'immigration de loyalistes fuyant les États-Unis à la suite de la Déclaration d'indépendance en 1776 et de la victoire des colons américains sur les forces militaires britanniques en 1783. Les colons, en provenance du Massachusetts, du Vermont et du New Hampshire, découvrent de vastes territoires vierges. Agriculteurs aguerris et reconnus pour leurs qualités entrepreneuriales, ils réussissent au prix de grands efforts à développer ce territoire qui se distingue à maints égards encore aujourd'hui des autres régions du Québec.

LE REGISTRE FINANCIER D'ATTLEBOROUGH

BAnQ Sherbrooke conserve un document intéressant témoignant de la colonisation du canton d'Eaton. Il s'agit d'un registre ayant appartenu à un marchand provenant du Massachusetts dont l'identité demeure inconnue.

Une analyse sommaire du registre a très tôt révélé l'importance de son acquisition en 2007. L'écriture du registre débute à Attleborough au Massachusetts, en 1793, et se termine dans le canton d'Eaton en 1832. À l'intérieur, 162 pages doubles consignent les achats et les remboursements de clients. Avec plaisir, on constate que les noms des premiers loyalistes à coloniser les villages d'Eaton, de Sawyerville et de Cookshire y apparaissent : Edmund Alger, Josiah Sawyer et John Cook.

Constitué le 4 décembre 1800, le canton d'Eaton est concédé à 32 associés ayant à leur tête le capitaine Josiah Sawyer. Ce dernier, qui a quitté le lac Champlain, parcourt le secteur dès 1793, pour y installer sa famille l'année suivante. Plusieurs familles emboîtent le pas en 1797-1798. Un croisement entre les noms de l'index-clients du registre et la liste des premiers colons du canton d'Eaton permet de relever une vingtaine de concordances[1] !

On peut certainement imaginer les privations que connaissent alors les colons. Cependant, l'arrivée d'un marchand devait contribuer à l'installation des familles. Par exemple, à partir de 1794, Edmund Alger achète chez le marchand venu du Massachusetts, entre autres, du rhum, des chaussures, du ruban pour cheveux, un chapeau, du thé, de la poudre et des boisseaux de blé.

Ce registre n'a pas révélé tous ses secrets. Les chercheurs avides d'en savoir plus sur ce document peuvent consulter la version numérisée de 338 pages en faisant une recherche dans l'outil Pistard sous la cote P1000, D15. ■

1. Leonard Stewart Channell, *History of Compton County and Sketches of the Eastern Townships, district of St. Francis and Sherbrooke County*, Cookshire, L. S. Channell, 1896, p. 65-154.

Le Plan culturel numérique du Québec
De vastes chantiers pour les prochaines années

par **Danielle Chagnon,** directrice générale de la conservation, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie

PLAN CULTUREL NUMÉRIQUE DU QUÉBEC

NOTRE CULTURE, CHEZ NOUS, PARTOUT

Le 29 septembre dernier, le gouvernement du Québec lançait son Plan culturel numérique, montrant ainsi sa volonté d'assurer le rayonnement de la culture québécoise dans l'univers virtuel. Ce jour-là, 51 mesures ont été annoncées. Cent dix millions de dollars permettront à différents organismes et ministères de concrétiser ces initiatives. Pour BAnQ, le Plan a un effet important puisque l'institution est concernée par 8 des 51 mesures proposées.

Dès la première année de la mise en œuvre du Plan, un vaste chantier de numérisation permettra de bonifier considérablement le nombre de documents patrimoniaux accessibles sur le portail de BAnQ. Près de 1,5 million de pages s'ajouteront aux quelque 11 millions déjà en ligne. Les bibliothécaires et archivistes ont sélectionné des corpus qui suscitent l'intérêt des citoyens tout en montrant un panorama des riches collections que possède BAnQ.

Parmi les corpus proposés, on note plus de 1000 livres du domaine public, des partitions musicales manuscrites et imprimées, dont celles des éditions Archambault, A. J. Boucher et J. E. Bélair; des cartes géographiques provenant notamment du fonds James Maclaren Company; plus de 11 000 enregistrements sonores; 100 000 photos et cartes postales, dont celles du fonds Point du jour aviation; 300 000 pages des registres d'état civil et d'actes de notaires; des films provenant des collections de l'Office du film du Québec ainsi que des fonds Albert Tessier, Jeunesse ouvrière catholique et Armand Senécal. Du côté des journaux et des revues, on trouve des incontournables tels le journal *La Presse* de 1940 à 1980, les revues *Le Courrier du livre*, *Nouvelles Soirées canadiennes*, *La Nouvelle-France* et *L'Album musical*.

UNE MEILLEURE VISIBILITÉ DES COLLECTIONS

La deuxième année du Plan compte des mesures plus structurantes, notamment la modernisation des plateformes de diffusion, l'adaptation des contenus aux appareils mobiles, une place plus large à l'implication des usagers sur des plateformes interactives et d'autres projets touchant le Web sémantique. Le Médialab, un projet de laboratoire numérique de création pour adolescents, sera également bonifié afin de le promouvoir à plus grande échelle dans les régions.

D'autres mesures concernant BAnQ sont liées au rôle important qu'elle a joué dans le domaine de la numérisation patrimoniale en regard notamment du Réseau québécois de numérisation patrimoniale et du Répertoire du patrimoine culturel du Québec (RPCQ), une plateforme soutenue par le ministère de la Culture et des Communications qui permet de faire connaître le patrimoine immobilier, mobilier et immatériel québécois.

Le dépôt légal des publications numériques fera l'objet de travaux de fond qui se traduiront par la réception d'un nombre encore plus grand de publications numériques éditées au Québec. Voilà donc des projets innovants et inspirants qui soutiennent les efforts déjà entrepris par BAnQ afin de rendre plus accessibles encore nos riches collections patrimoniales! ■

Un don permet à BAnQ de mettre la main sur **un ouvrage rare**

La collection de livres anciens de BAnQ s'est récemment enrichie de l'édition originale du récit d'exploration de la Nouvelle-France intitulé *Description de la Louisiane*, publié en 1683. Acquis grâce à un don à la Fondation de BAnQ, cet important livre du missionnaire Louis Hennepin, véritable succès de librairie en son temps, est le premier ouvrage dans lequel apparaît le terme *Louisiane*. Ses descriptions de contrées jusque-là inconnues et des mœurs des Amérindiens ont envoûté les lecteurs européens et renouvelé l'intérêt pour l'exploration du nouveau continent. Sur la photo, Louis Vachon, président de la campagne de financement de la Fondation, consulte l'ouvrage nouvellement acquis par BAnQ en compagnie de Christiane Barbe, présidente-directrice générale de BAnQ. ■

Le congrès **SHARP 2015** à Montréal et à Longueuil

par **Isabelle Crevier,** agente de recherche, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie, **Eli MacLaren,** professeur de littérature anglaise, Université McGill, et **Josée Vincent,** professeure de littérature québécoise et d'histoire du livre, Université de Sherbrooke

Événement incontournable pour la recherche en histoire du livre, le congrès de la Society for the History of Authorship, Reading and Publishing (SHARP) aura lieu pour la première fois au Québec en juillet 2015. Fruit d'une étroite collaboration entre BAnQ, l'Université de Sherbrooke et son Groupe de recherches et d'études sur le livre au Québec, l'Université McGill ainsi que la Société bibliographique du Canada, le congrès SHARP 2015 sera un événement bilingue. Il réunira environ 300 participants, dont de nombreux chercheurs et bibliothécaires canadiens, européens et américains.

Société à but non lucratif fondée en 1991 aux États-Unis, SHARP compte plus de 1000 membres associés à plusieurs disciplines et provenant d'une trentaine de pays. La société œuvre de concert avec les bibliothèques et les centres de recherche pour promouvoir l'étude du livre sous toutes ses formes et dans toutes ses composantes. Le congrès SHARP 2015 se déroulera à Montréal et à Longueuil, du 7 au 10 juillet.

Le thème des *Générations et régénérations du livre / The Generation and Regeneration of Books* renvoie à l'évolution du système-livre, de ses agents et des supports de l'écrit, marquée à la fois par la continuité et le changement. Ainsi, des récits véhiculés par la tradition orale au livre numérique, du manuscrit à l'imprimé, chaque incarnation, loin de remplacer la précédente, s'en nourrit. Tant les supports de l'écrit que les systèmes qui les produisent évolueraient comme des gènes qui à la fois se perpétuent, se transforment et multiplient les recombinaisons pour s'adapter à leur environnement. L'histoire du livre au Canada offre un exemple de cette évolution.

Les années 1960 marquent un tournant pour les éditeurs et les écrivains. Plusieurs facteurs ont permis à la génération de l'après-guerre de concrétiser le projet des prédécesseurs, en s'appropriant les structures de production et de diffusion nécessaires à l'émergence de nouvelles formes d'imprimés. L'incarnation ultime de ce mouvement empreint d'optimisme fut Expo 67, l'exposition universelle qui fit de Montréal et des villes avoisinantes à la fois un centre de la culture québécoise et canadienne et un lieu ouvert sur le monde. Grâce aux actions d'une nouvelle génération, Montréal se posait dès lors comme un nouveau pôle éditorial. Cette petite révolution n'était en fait que l'aboutissement d'une longue série de transformations, plusieurs éditeurs ayant rêvé de cet accomplissement depuis l'établissement du premier imprimeur de Montréal en 1776, Fleury Mesplet.

En plus des séances de communications parallèles, SHARP 2015 accueillera des conférences plénières, des conférences-éclair, une exposition de projets numériques ainsi qu'une exposition de communications par affiches. D'autres activités, dont des expositions de livres et d'archives éditoriales, ainsi que des visites guidées, sont également prévues. ■

Renseignements et inscription : www.sharp2015.ca

SHARP 2015 LONGUEUIL MONTRÉAL [re] GÉNÉRATIONS GENERATION

BAnQ et **BAC** confirment leur collaboration

par **Hélène Charbonneau,** directrice de l'ouest du Québec, BAnQ Vieux-Montréal

En juillet 2014, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) et Bibliothèque et Archives Canada (BAC) ont signé un protocole d'entente de collaboration relative aux acquisitions d'archives privées. Par ce geste, nos deux institutions confirment les liens de collaboration entretenus de longue date, et soulignent aussi leur intention d'en encourager le développement. Le mandat et les obligations respectifs de BAnQ et de BAC se rejoignent et en font forcément des institutions parentes. L'une comme l'autre se trouvent amenées régulièrement à se consulter ou à collaborer à des projets communs ou des intérêts partagés.

En matière d'archives privées, il est presque superflu de préciser à quel point les interventions de nos deux institutions sont complémentaires. Documenter l'évolution des sociétés québécoise et canadienne en partageant des connaissances et de l'information ne peut être que profitable. Il est donc aisé de reconnaître les avantages que chacune tirera d'une collaboration en bonne et due forme.

BAnQ et BAC ont donc convenu d'une entente dont les termes se concentrent sur le partage d'information quant aux offres d'archives reçues, sur l'échange d'expertise professionnelle et d'outils de travail, ainsi que sur le prêt à long terme de fonds d'archives. L'entente, qui a pour but de faciliter les choses et non d'augmenter les contraintes, favorise ainsi la réalisation d'activités et de projets communs.

L'entente de collaboration vient confirmer l'intérêt mutuel que BAnQ et BAC ont manifesté au fil des ans par des réalisations ponctuelles ou des consultations réciproques. Non seulement cette entente servira à rapprocher les professionnels, mais elle contribuera aussi à mieux servir les citoyens. ■

BAnQ est maintenant présente sur **Historypin**

par **Jean-Bruno Giard,** coordonnateur de la section des collections spéciales, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie

▽ Cyclo-draisine, 1900. BAnQ Trois-Rivières, fonds Jean Loranger (P85). Photographe non identifié.

Toujours à l'affût de nouveaux outils pour mettre en valeur ses collections patrimoniales sur le Web, BAnQ a récemment mis en ligne plus de 400 documents sur Historypin. Celle-ci est une plateforme qui permet la recherche, la visualisation, le partage ainsi que la valorisation d'images, de vidéos et de fichiers sonores. Elle s'inscrit dans la mouvance du géoweb, qui se définit comme « une organisation par l'espace de l'information sur Internet à travers un géoréférencement direct ou indirect sur la surface terrestre[1] ».

Créé par l'organisme londonien We Are What We Do (maintenant surnommé « Shift »), l'outil novateur permet de superposer les images anciennes aux images contemporaines par l'entremise de Google Streetview. De type *crowdsourcing* (externalisation ouverte), Historypin invite ses utilisateurs à ajouter leur propre contenu et à interagir entre eux par l'intermédiaire de la fonctionnalité d'ajout de commentaires.

Depuis environ un an, les archivistes et les bibliothécaires de BAnQ conjuguent leur expertise afin de regrouper et d'épingler sur la carte du Québec divers documents iconographiques auxquels sont associées des données historiques. On y trouve des photos d'archives, des cartes postales, des gravures, des affiches et des couvertures de brochures. Certains parcours ont été réalisés grâce à la collaboration du Laboratoire d'histoire et de patrimoine de Montréal de l'UQAM et de sa composante Montréal, plaque tournante des échanges : histoire, patrimoine, devenir.

Visitez la page d'accueil de BAnQ sur Historypin afin de vous familiariser avec la navigation[2]. L'onglet *Map*, par exemple, donne un aperçu des documents épinglés sur la carte et permet la recherche par lieu, par sujet ou par date. Sous l'onglet *Tours*, explorez le parcours *Destination Québec – Une histoire illustrée du tourisme* de même que des photographies d'archives de l'exposition *Ici / ailleurs*. Sous *Collections*, découvrez la riche collection de cartes postales illustrant les gares ferroviaires montréalaises.

D'autres documents sur différents thèmes s'ajouteront au fil du temps. Retournez vite faire votre tour ! ■

1. Thierry Joliveau, « Le géoweb pour les nuls », *Monde géonumérique*, 24 juin 2010, http://mondegeonumerique.wordpress.com/2010/06/24/le-geoweb-pour-les-nuls/ (consulté le 20 octobre 2014).

2. http://www.historypin.org/channels/view/41410/.

Histoires d'immigrations au Québec

par **Sophie Montreuil,** directrice de la recherche et de l'édition, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie

Le 6 octobre dernier, BAnQ et les Presses de l'Université du Québec lançaient *Histoires d'immigrations au Québec*, un collectif conçu dans le sillage de la série de conférences du même nom présentées à la Grande Bibliothèque en 2012-2013. Les 14 conférences sont devenues 14 chapitres d'un ouvrage qui s'emploie à inscrire l'histoire des nouveaux arrivants dans la mémoire collective du Québec, du milieu du XIX^e^ siècle à nos jours.

Le collectif retrace les mouvements migratoires et les expériences d'immigration de 14 communautés culturelles qui ont renouvelé le tissu humain et démographique de Montréal et du Québec. On y découvre comment les communautés écossaise, irlandaise, italienne, juive yiddishophone, polonaise, juive sépharade, grecque, portugaise, haïtienne, latino-américaine, asiatique du sud-est, libanaise, subsaharienne et maghrébine ont marqué la vie sociale et culturelle de leur terre d'accueil et ont contribué à son économie, à sa vie politique et à son rayonnement international. Les illustrations offrent en complément une représentation des quartiers et des édifices où les communautés se sont rassemblées et rappellent les moments forts de leur arrivée et de leur établissement au Québec. Les textes sont par ailleurs accompagnés de témoignages d'un membre de la communauté concernée, dont l'ancien premier ministre Pierre Marc Johnson, l'écrivaine Kim Thúy et les artistes Bernard Adamus et Lynda Thalie.

On trouvera de l'information complémentaire, notamment la liste des 14 chapitres et de leurs auteurs, sur le portail de BAnQ. En vente au prix de 25 $, le collectif peut être acheté en librairie ou commandé sur le site des Presses de l'Université du Québec. Il est codirigé par Guy Berthiaume, Claude Corbo et moi-même. ■

Un accompagnement sur mesure pour les usagers ayant des besoins spéciaux

par **André Vincent,** chef des services adaptés, Grande Bibliothèque

Pour une personne handicapée ou en perte d'autonomie, l'accès aux services des bibliothèques est parfois problématique. Pour mieux le comprendre, on n'a qu'à se représenter le défi que constituent pour une personne ayant une déficience visuelle la consultation de microfilms, le bouquinage dans une collection de musique ou de films, la visite d'une exposition ou encore la recherche dans une base de données généalogiques. Le défi n'est pas moindre pour la personne qui, privée de l'usage de ses mains, souhaite utiliser postes multimédias, numériseurs ou photocopieurs.

Soucieuse de faciliter la fréquentation et l'utilisation de ses services, BAnQ offre aux usagers ayant des besoins spéciaux un service d'accompagnement sur mesure lors de leurs visites à la Grande Bibliothèque ou à BAnQ Vieux-Montréal, en collaboration avec Les Amis de BAnQ.

Grâce aux bénévoles accompagnateurs, qui complètent sans les remplacer les interventions du personnel de BAnQ, les usagers handicapés peuvent réaliser plus facilement des recherches bibliographiques, consulter des microfilms, fureter dans les collections, les ressources généalogiques et les fonds d'archives de BAnQ ainsi que visiter les expositions.

Selon les besoins, les bénévoles guident et assistent les usagers dans le repérage des services et des collections ainsi que dans la lecture et la manipulation des documents. Les personnes handicapées ou en perte d'autonomie représentent 15 % de la population québécoise.

Les usagers désireux d'obtenir l'aide d'un bénévole pour un bloc de deux heures sont invités à communiquer au moins 48 heures à l'avance avec le personnel des services adaptés au 514 873-4454, pour la région de Montréal, ou sans frais, d'ailleurs au Québec, au 1 866 410-0844. ■

Le cabinet des curiosités

Dans les sillons des cours de langue

par **Philippe Cousineau,** bibliothécaire à la section Musique et films, Grande Bibliothèque

Après 10 ans d'effervescence à la Grande Bibliothèque, les collections réservent encore de jolies surprises. La méthode de langue *Conversation anglaise* est certainement de celles-là : ce curieux objet repose sur les rayonnages de la Collection nationale de musique après plusieurs années de bons et loyaux services. Étrange cas que celui de ce cours d'anglais sur microsillons dont les innombrables manuels pédagogiques parsèment nos collections patrimoniales.

Si l'édition de 1927 de *L'anglais rendu facile* – avec ses 90 disques 78 tours! – semble être la toute première méthode québécoise d'apprentissage de l'anglais sur support audio, l'édition qui nous intéresse ici est celle de 1932, rebaptisée *Conversation anglaise*. Cette édition est parue à Montréal aux Éditions Patenaude.

D'abord connues sous le nom de Compagnie des cours par correspondance limitée, les Éditions Patenaude adoptent ensuite le nom de leur fondateur, Alfred-Wilfrid Patenaude (1877-1954).

◁ Albert Filteau et Charles Villeneuve, *Conversation anglaise à l'aide de l'image – Livre de l'élève, 2e livre*, Montréal, Les éditions Schola enrg., 1949, 112 p.

▽ *Conversation anglaise*, Montréal, Éditions Patenaude, 1932, 82 disques 78 r/min.

Ancien employé de banque, M. Patenaude fait figure de précurseur dans le domaine de l'édition de manuels didactiques et de méthodes de langues, tout comme dans le milieu de l'éducation. Il est d'ailleurs, de 1917 à 1927, commissaire d'écoles pour le district Nord de Montréal, puis au Bureau central des écoles catholiques de la métropole.

L'exemplaire de *Conversation anglaise* disponible pour consultation s'avère incomplet et en mauvais état. Plusieurs disques ont été égarés alors que d'autres, fragiles, rayés ou tout simplement craqués, ont difficilement survécu au passage du temps, en dépit de la valise protectrice qui les contient. Celle-ci n'appartient pas à l'édition d'origine, mais semble avoir été conçue par un habile artisan.

DE LA MAISON À L'ÉCOLE

La méthode de langue a connu une popularité indéniable. Cette vaste collection d'enregistrements consacrés au vocabulaire, à la conjugaison et à la grammaire – leçons récitées d'une voix masculine « neutre » – offrait au public le privilège de suivre des cours d'anglais à domicile. Des cours qui prennent la forme de récitations, d'énumérations et de répétitions un brin lassantes, mais non moins pratiques.

D'abord offerte aux particuliers, cette méthode – de même que ses équivalents anglais destinés à l'apprentissage du français – a vite été adoptée par le système scolaire montréalais. De fait, entre 1930 et 1950, *Conversation anglaise* et ses nombreux manuels (livres de l'élève et livres du maître, un cours de *Conversation anglaise à l'aide de l'image* de même que *140 exercices de conversation anglaise*) furent l'objet de nombreuses rééditions et adaptations.

LE FRANÇAIS, L'ANGLAIS ET AU-DELÀ

Cet ancêtre sur vinyles des populaires méthodes Assimil, Rosetta Stone, Harrap's et autres formules multilingues témoigne d'une époque où, dans la majorité des lieux de travail en zone urbaine, les échanges professionnels se faisaient presque exclusivement dans la langue de Shakespeare. Ces précieux ensembles multisupports permettaient de faire reculer, voire d'abolir, tout en s'amusant, les barrières linguistiques les plus tenaces. ■

D'art et de culture

De fructueux partenariats

par **Éric Fontaine,** rédacteur-réviseur à la Direction de la programmation culturelle, BAnQ Vieux-Montréal

BAnQ a toujours favorisé la création de partenariats avec d'autres organismes culturels. Ses partenaires, qui partagent son désir de favoriser la démocratisation de la culture et de promouvoir la littérature, lui permettent de consolider son rôle dans le paysage culturel québécois. L'an dernier, trois d'entre eux ont célébré des anniversaires marquants : le Festival international de la littérature, le Centre des auteurs dramatiques et le Festival international de la poésie de Trois-Rivières.

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE

Le Festival international de la littérature (FIL) vise à promouvoir et à faire rayonner de façon originale la littérature sous toutes ses formes. Dès sa création, en 1994, ce festival s'est associé à BAnQ pour présenter le spectacle *L'archipel de la parole* à la bibliothèque Saint-Sulpice, rue Saint-Denis. Cette collaboration s'est poursuivie au *fil* des ans, donnant lieu à de nombreuses et belles réalisations.

« L'histoire du FIL est intimement liée à celle de BAnQ, explique en entrevue Michelle Corbeil, directrice générale et artistique du FIL. Notre festival partage avec BAnQ des objectifs et des missions semblables. Nous voulons tous les deux amener les gens vers les livres, vers les nouveautés, bien sûr, mais aussi vers les œuvres du passé. Le FIL, comme BAnQ, est une bibliothèque vivante. Lorsque le temps est venu de choisir un endroit pour le spectacle du 20e anniversaire du FIL, il était tout naturel de nous tourner vers la Grande Bibliothèque. Nous y sommes comme chez nous. Le FIL a pour BAnQ une fidélité toute naturelle. »

LE CENTRE DES AUTEURS DRAMATIQUES

Le Centre des auteurs dramatiques (CEAD) travaille depuis maintenant 50 ans à la diffusion et au rayonnement de la dramaturgie francophone du Québec et du Canada. Sa collaboration avec BAnQ a donné lieu à deux séries présentées à la Grande Bibliothèque : *Théâtre à lire* (2008-2013), qui a permis à BAnQ d'accueillir de très nombreux auteurs dramatiques, lesquels ont parlé de leurs parcours et fait entendre quelques-unes de leurs plus belles pages, et *Théâtre à relire* (depuis l'automne 2013), qui aborde le travail et l'univers d'un dramaturge québécois qui a fait œuvre de pionnier.

« Le théâtre est à l'intersection de la page et de la scène, explique Paul Lefebvre, conseiller dramaturgique au CEAD. Ce qui se déploie en scène est éphémère, mais la page, elle, devient pérennité en habitant une bibliothèque pour se faire fragment de mémoire. Ainsi, entre le CEAD et la Grande Bibliothèque, entre les auteurs et le gardien des pages, lorsque le désir et la mémoire se rencontrent, le théâtre renaît. »

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE DE TROIS-RIVIÈRES

En 2014, pour une septième année, BAnQ s'est associée au Festival international de la poésie de Trois-Rivières (FIPTR) pour présenter la série *Poésie et jazz* qui marque le passage des saisons. Présentée à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque, cette série réunit des poètes québécois venus de tous les horizons accompagnés par le Trio Daniel Lessard, qui joue des musiques composées pour l'occasion ou tirées du répertoire.

« BAnQ compte la plus prestigieuse bibliothèque publique du Québec et la plus fréquentée, avance Gaston Bellemare, animateur des soirées *Poésie et jazz* et président fondateur du festival qui célébrait en 2014 ses 30 ans d'existence. Le public qui, au sortir de la soirée, souhaite emprunter les livres des poètes peut les trouver sur les rayons de la Grande Bibliothèque. Le FIPTR a été créé pour redonner la poésie au public. Chargée d'une mission de démocratisation de la culture, BAnQ partage cet objectif. »

L'association de BAnQ avec ces trois organismes lui permet non seulement de célébrer la littérature – le théâtre, la poésie, le roman et le récit –, mais aussi d'y contribuer et ainsi de participer au façonnement du territoire culturel du Québec. ■

Comptes rendus de lectures

par **Simon Mayer, Ariane Chalifoux** et **Marie-Line Champoux-Lemay,** bibliothécaires, Grande Bibliothèque

Éditions MultiMondes – 25 ans de savoir en action
Québec, Éditions MultiMondes, 2013 • ISBN 978-2-89544-463-3

La maison Éditions MultiMondes offre des extraits d'une cinquantaine de perles de son catalogue inauguré en 1989 qui prennent la forme de courts textes présentés comme les feuilles d'un arbre de connaissances, tendues vers le lecteur curieux et branché. Fier d'avoir remporté son audacieux pari de se concentrer sur la diffusion de l'information scientifique auprès du grand public, l'éditeur a pu puiser dans les quelque 300 ouvrages dans le domaine qu'il a à son actif.

C'est donc la science québécoise qui est ici mise en valeur dans un kaléidoscope réfléchissant l'état des connaissances dans les domaines des technologies, de l'environnement, des ressources énergétiques, de la santé et de la psychologie. Les auteurs y sont à la fois spécialistes et vulgarisateurs et leurs livres abordent souvent des sujets d'actualité. **SM**

Élisa Renouil (éd.)
Franquin et les fanzines : entretiens avec la presse souterraine, 1971-1993
Paris, Dupuis, 2013 • ISBN 978-2-8001-5638-5

Cet ouvrage est consacré à l'histoire des fanzines de bandes dessinées sur plus de deux décennies. Contraction de « fan » et « magazine », le fanzine est une revue réalisée par des amateurs qui est généralement publiée avec peu de moyens.

On y découvre ou redécouvre André Franquin, auteur franco-belge de plusieurs séries telles que *Spirou et Fantasio*, *Gaston Lagaffe* et *Le Marsupilami*. Ponctué de plusieurs citations savoureuses de l'artiste décédé en 1997, le livre dresse un portrait de l'industrie de la bande dessinée dans une série d'entrevues qui mêlent l'anecdote aux préoccupations de Franquin. Chacune des entrevues, accompagnée de l'historique d'un fanzine et d'une notice biographique de la personne qui a fait l'entrevue avec Franquin, constitue une occasion de revenir sur une période florissante de la bande dessinée européenne. **AC**

Michaël E. Sinatra et Marcello Vitali-Rosati (dir.)
Pratiques de l'édition numérique
Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2014 • ISBN 978-2-7606-3202-8

Sous forme de collection d'articles, cet ouvrage d'introduction dresse un panorama des défis auxquels fait face le monde de l'édition depuis l'avènement du numérique. Le terme « édition numérique » fait ici référence à l'organisation, à la mise en forme et à la circulation des contenus. Suivant cette conception, des questions d'ordre historique, théorique et technique sont abordées, allant du sens de la fonction éditoriale à la création de l'Internet et du Web, des enjeux politiques et économiques du libre accès aux « potentialités » du texte numérique.

L'effet de ces changements fondamentaux sur notre façon d'appréhender et de transmettre les connaissances est le fil conducteur de la réflexion sur laquelle se base cet ouvrage, dont la version numérique est d'ailleurs disponible gratuitement sur le site des Presses de l'Université de Montréal. **MLCL**

Coup d'œil sur les acquisitions patrimoniales

par **Daniel Chouinard,** bibliothécaire aux acquisitions des collections patrimoniales, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie, et **Julie Roy,** archiviste-coordonnatrice, BAnQ Sherbrooke, avec la collaboration d'**Hélène Fortier,** archiviste-coordonnatrice, BAnQ Vieux-Montréal, de **Christian Drolet,** archiviste-coordonnateur, BAnQ Québec, de **Danielle Saucier,** archiviste-coordonnatrice, BAnQ Sept-Îles, de **Danielle Léger,** bibliothécaire responsable de la collection patrimoniale d'affiches, et de **Jean-François Palomino,** cartothécaire, BAnQ Rosemont–La Petite-Patrie

Amulette Garneau : une comédienne accomplie

Le comédien Alain Zouvi a récemment confié aux archivistes de BAnQ Vieux-Montréal le fonds d'archives de sa mère, la comédienne Amulette Garneau, née Huguette Laurendeau. Après avoir tenu des rôles dans plusieurs téléromans, dont *La famille Plouffe* et *La pension Velder,* Amulette Garneau se fait remarquer pour ses rôles au théâtre. Connue comme l'une des interprètes préférées de Michel Tremblay, elle joue dans plusieurs de ses pièces, dont *Les belles-sœurs ; Albertine, en cinq temps ; Bonjour, là, bonjour* et *Sainte Carmen de la Main.* Elle est aussi de la distribution de pièces de Gratien Gélinas *(Bousille et les justes),* de Carole Fréchette *(Baby Blues)* et de Jovette Marchessault *(La saga des poules mouillées).*

△ Portait d'Amulette Garneau, vers 1980. BAnQ Vieux-Montréal, fonds Amulette Garneau (P931). Photo : Monic Richard.

À la télévision, elle interprète aussi des rôles dans *Cré Basile,* qui la fait connaître auprès d'un large public, *Grand-papa, Mon meilleur ennemi* et *L'héritage.* Au cinéma, on la retrouve dans des films de Jean-Claude Lauzon *(Un zoo la nuit),* de Gilles Carle *(Maria Chapdelaine),* de Jean-Claude Lord *(Parlez-nous d'amour)* et de Claude Jutra *(Kamouraska).*

Les scénarios annotés de la comédienne que contient ce fonds d'archives représentent une source intéressante d'information sur la télévision, le cinéma et la scène des années 1950 à 2002. Totalisant environ trois mètres linéaires de documents, ces pièces d'archives permettent notamment de comprendre la façon dont Amulette Garneau s'appropriait un rôle. Le fonds rassemble aussi des dossiers de presse, plusieurs portraits, des photographies de famille, dont certaines avec son mari, le comédien Jacques Zouvi, ainsi que d'autres prises sur scène ou lors de tournages avec plusieurs artistes. Quelques textes et lettres de son premier mari, le poète Sylvain Garneau, complètent l'ensemble.

La passion des livres : la Librairie Garneau

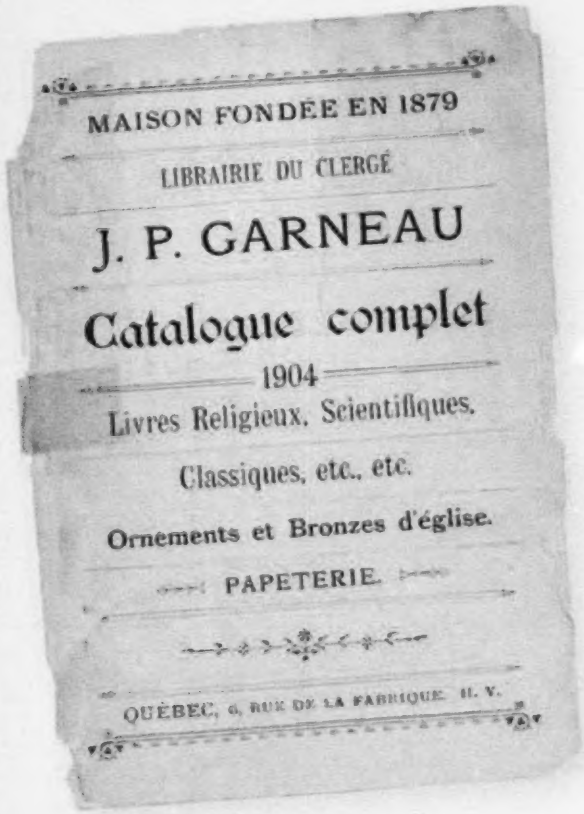
Le fonds Librairie Garneau acquis récemment témoigne des activités de la célèbre librairie située dans le Vieux-Québec. Cette dernière doit son nom à Joseph-Pierre Garneau, né à Québec en 1871.

Homme d'affaires avisé, Garneau ajoute la vente d'articles et d'ornements religieux aux activités de la librairie. Fervent catholique bien vu par les autorités ecclésiastiques, Garneau a la réputation de retirer les « mauvais livres » des étagères pour les isoler dans la réserve appelée « l'enfer » située à l'arrière du magasin[1]. Le célèbre libraire ne se contente pas de vendre les livres des autres : il édite également les manuscrits d'auteurs québécois tels que Marius Barbeau, Thomas Chapais et Félix-Antoine Savard.

La librairie passe aux mains d'intérêts étrangers en 1977. En mai 1993, le groupe montréalais Sogides, avec à sa tête Pierre Lespérance, l'acquiert. En janvier 1997, alors que ce dernier décide de s'associer avec le réseau des librairies

Renaud-Bray, la librairie du Vieux-Québec ferme officiellement ses portes.

Les documents qui composent le fonds Librairie Garneau (P971) se répartissent en quatre grandes séries : *correspondance* (1904-1973), *administration* (1897-1972), *iconographie* (1923-1972) et *photographie* (1940-1973). On y trouve entre autres des lettres, des feuillets publicitaires, des documents juridiques, des maquettes d'ouvrages, des livres de comptes et des documents administratifs de la Librairie Garneau ainsi que des dessins originaux à l'encre et à la mine de plomb illustrant des personnages et des scènes historiques. On y trouve également un plan d'architecture de la résidence de Joseph-Pierre Garneau et quelques photographies prises lors de lancements de livres.



△ Monsieur Baril posant à côté de l'un des camions de la compagnie CMMK, mars 1953. BAnQ Sept-Îles, fonds Victor Baril (P65, S1). Photographe non identifié.

◁ Page couverture du catalogue de la librairie J. P. Garneau, 1904. BAnQ Québec, fonds Librairie Garneau (P971, S1).

Deux chantiers nord-côtiers racontés

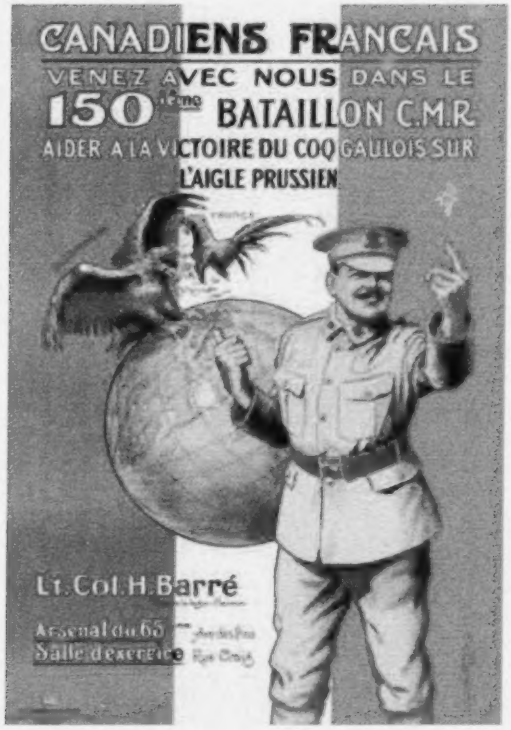
Victor Baril, né en 1928 à Saint-Georges-de-Beauce et résident actuel de Québec, a connu deux grands chantiers de construction sur la Côte-Nord. Le premier chantier a conduit M. Baril à Sept-Îles, de 1952 à 1953, alors que la construction de la Compagnie minière IOC battait son plein. Il a été embauché comme mécanicien-électricien par la CMMK, entreprise responsable de la construction du chemin de fer reliant Sept-Îles à Schefferville. Cette ligne devait transporter les gisements miniers de fer brut de Knob Lake à la Compagnie minière IOC, pour y être transformés en boulettes de fer, produit plus facilement exportable.

Entre 1955 et 1964, Victor Baril se retrouve à Labrieville comme employé de la Dufresne Engineering Company, puis d'Hydro-Québec, où il participe au développement du complexe hydroélectrique de la Bersimis. Victor Baril a consigné, dans deux récits, son expérience comme travailleur, dévoilant ainsi les conditions de vie sur les chantiers de l'époque.

Le fonds d'archives éponyme (P65), récemment acquis par BAnQ, est constitué de documents textuels et photographiques et peut être consulté à BAnQ Sept-Îles.

Nouvelles recrues dans la collection québécoise d'affiches de guerre

BAnQ a récemment acquis des imprimés qui se démarquent dans l'actuel contexte des commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale. Issues des efforts de recrutement ▶



▷ A. G. R., *Canadiens français venez avec nous dans le 150ième bataillon C. M. R. aider à la victoire du coq gaulois sur l'aigle prussien*, affiche, 104 x 69 cm, Montréal, Carabiniers Mont-Royal, vers 1916.

déployés à Montréal entre 1914 et 1918, 13 affiches lithographiées témoignent d'initiatives décentralisées dans une société modelée par l'immigration. Rédigés en français ou en anglais, ces messages interpellent tour à tour les citoyens d'ascendance anglaise, française, écossaise et irlandaise, les invitant à augmenter les rangs de huit bataillons.

Sortie vers 1916 des presses de l'imprimeur montréalais Consolidated Lithographing & Mfg. Co. Limited, l'une des affiches destinées aux Canadiens français a été produite pour les Carabiniers Mont-Royal (CMR). L'illustrateur a transposé en dessin une photographie du lieutenant-colonel Hercule Barré, qui y appelle les jeunes hommes à s'engager au sein du 150e bataillon des CMR. À l'arrière-plan, les bandes verticales colorées rappellent le drapeau français, tandis que l'aigle prussien et le coq gaulois s'affrontent pour le contrôle de l'Europe.

Journaliste de métier, le Montréalais Hercule Barré (1879-1944) se fait milicien à 18 ans. Recruté par les forces terrestres de l'armée canadienne pour la Première Guerre, il est blessé à Langemark et rapatrié au Canada. C'est pendant son voyage de retour sur le navire *Hesperian*, torpillé le 4 septembre 1915, qu'il devient héros de guerre : Barré sera décoré de la Légion d'honneur pour sa bravoure. À la fin de novembre 1915, il obtient l'autorisation de lever son propre bataillon.

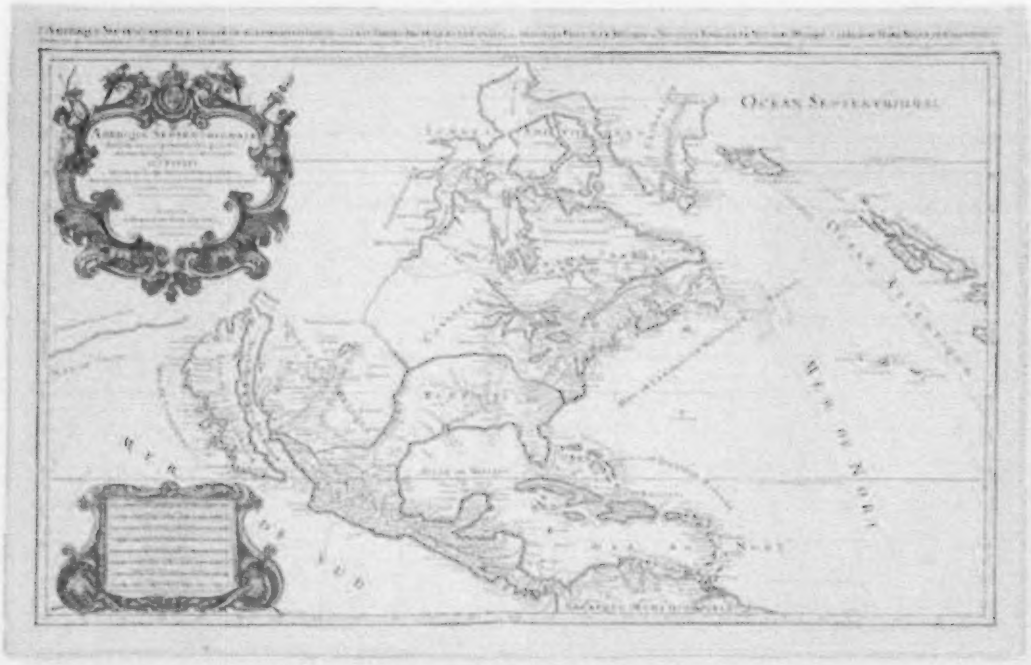
Créés en 1869, les Carabiniers Mont-Royal (renommés Fusiliers Mont-Royal en 1931) constituent le plus ancien régiment de milice francophone encore en existence à Montréal. Le régiment est basé à compter de 1910 à l'angle de l'avenue Henri-Julien et de l'avenue des Pins, à l'Arsenal du 65e Régiment. Pendant la Grande Guerre de 1914-1918, environ 10 000 officiers et soldats issus des CMR joindront les rangs des 14e, 22e, 69e, 150e, 163e et 178e bataillons, se distinguant notamment à Ypres, à Festubert et à Arras.

Cette affiche est un bel exemple des campagnes de recrutement déployées entre 1914 et 1918, qui vont permettre de mobiliser plus de 600 000 citoyens canadiens.

L'Amérique du Nord d'avant Louis Jolliet

En 1674, l'éditeur parisien Alexis-Hubert Jaillot (v. 1632-1712) publie une très belle carte de l'Amérique du Nord, récemment ajoutée aux collections de BAnQ. Parue isolément, cette carte est destinée à une entreprise éditoriale plus vaste, un atlas du monde que Jaillot prépare avec le concours de Guillaume Sanson (1633-1703), géographe ordinaire du roi et fils du réputé cartographe Nicolas Sanson, mort quelques années plus tôt.

Guillaume Sanson dessine une Amérique du Nord telle que connue à l'époque, sans changement véritable par rapport aux cartes précédemment publiées. Cinq grands ensembles occupent le continent : le Canada (ou Nouvelle-France), la Floride, le Nouveau-Mexique, le Mexique et les Antilles. La Nouvelle-France est traversée par le fleuve Saint-Laurent. Les cinq Grands Lacs y apparaissent, mais dessinés de façon incertaine, avec un tracé qui s'estompe à la périphérie ouest et un vaste espace continental totalement vide plus à l'ouest, estampillé du nom *Canada*, comme pour bien marquer l'appartenance française de



◁ *Guillaume Sanson, Amerique septentrionale divisée en ses principales parties ou sont distingués les uns des autres les estats, suivant qu'ils appartiennent presentement aux François, Castillans, Anglois, Suédois, Danois, Hollandois,* 53 x 84 cm, Paris, Hubert Jaillot, 1674.

ce territoire encore inconnu des Européens. Au nord de la baie d'Hudson, une ouverture par la baie Buttons mène à la mer Glaciale et laisse ainsi entrevoir un éventuel passage vers l'océan Pacifique.

Alors que Sanson fournit la description cartographique contre une rétribution financière, Jaillot doit veiller à faire graver et imprimer les cartes. Le graveur engagé est Louis Cordier, fidèle collaborateur de Jaillot. L'artiste grave un très beau cartouche de titre ornementé des armes du Dauphin, fils aîné de Louis XIV, à qui la carte est dédiée, et des attributs de l'Amérique du Sud (guépard, tatou, perroquet et Indiens vêtus de costumes de plumes), témoignant d'une certaine difficulté à caractériser l'Amérique du Nord, encore mal connue du monde lettré.

En cette même année 1674, l'explorateur Louis Jolliet revient à Québec d'un formidable périple qui lui a permis de naviguer sur le fleuve Mississippi. Ses exploits parviendront aux oreilles d'une nouvelle génération de cartographes et toute la géographie des Sanson sera ensuite revue de fond en comble, pour laisser place à de nouvelles rivières, à de nouveaux lacs, à de nouveaux peuples amérindiens. ■

1. Jean-Marie Lebel, « Il était une fois la Librairie Garneau », *Prestige*, avril 2009, p. 76-77.

LA PROGRAMMATION CULTURELLE DE BAnQ

Chaque saison, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) offre au public de nombreuses activités culturelles à la Grande Bibliothèque ainsi que dans ses 11 centres répartis sur le territoire du Québec.
Expositions, conférences, lectures publiques, Heure du conte... il y en a pour tous les goûts et pour tous les âges.
Pour les détails, consultez le *Calendrier des activités*, disponible sur papier dans tous les édifices de BAnQ et dans de nombreux lieux culturels, ainsi qu'en version PDF à banq.qc.ca.
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028

La construction du chemin de fer a sans contredit permis de développer la région située au nord de Montréal. Le 9 octobre 1876, on célèbre l'inauguration de la section qui relie la métropole à Saint-Jérôme en organisant un somptueux banquet auquel assistent plus de 200 convives, dont le curé Labelle et de nombreux dignitaires. Plus tard, d'autres villages des Laurentides accueillent une gare où s'arrête le célèbre train, entre autres Saint-Sauveur, Sainte-Adèle et Sainte-Agathe.

△ « Inauguration du chemin de fer O. M. O. & O. de Montréal à St-Jérôme – Le banquet donné par les citoyens de St-Jérôme », *L'Opinion publique*, vol. 7, n° 41, 26 octobre 1876, p. 490.

▷ « Le chemin de fer "Montréal et occidental" – La nouvelle gare de Sainte-Adèle, décorée pour la circonstance », *Le Monde illustré*, vol. 9, n° 429, 23 juillet 1892, p. 137. Photo et photogravure : Legrès et Armstrong.